

2:9/44

Brabant

BULLETIN D'INFORMATION

de la

Fédération Touristique de la Province de Brabant

le

MENSUEL

*

11^e ANNÉE

*

N° 11

*

NOVEMBRE

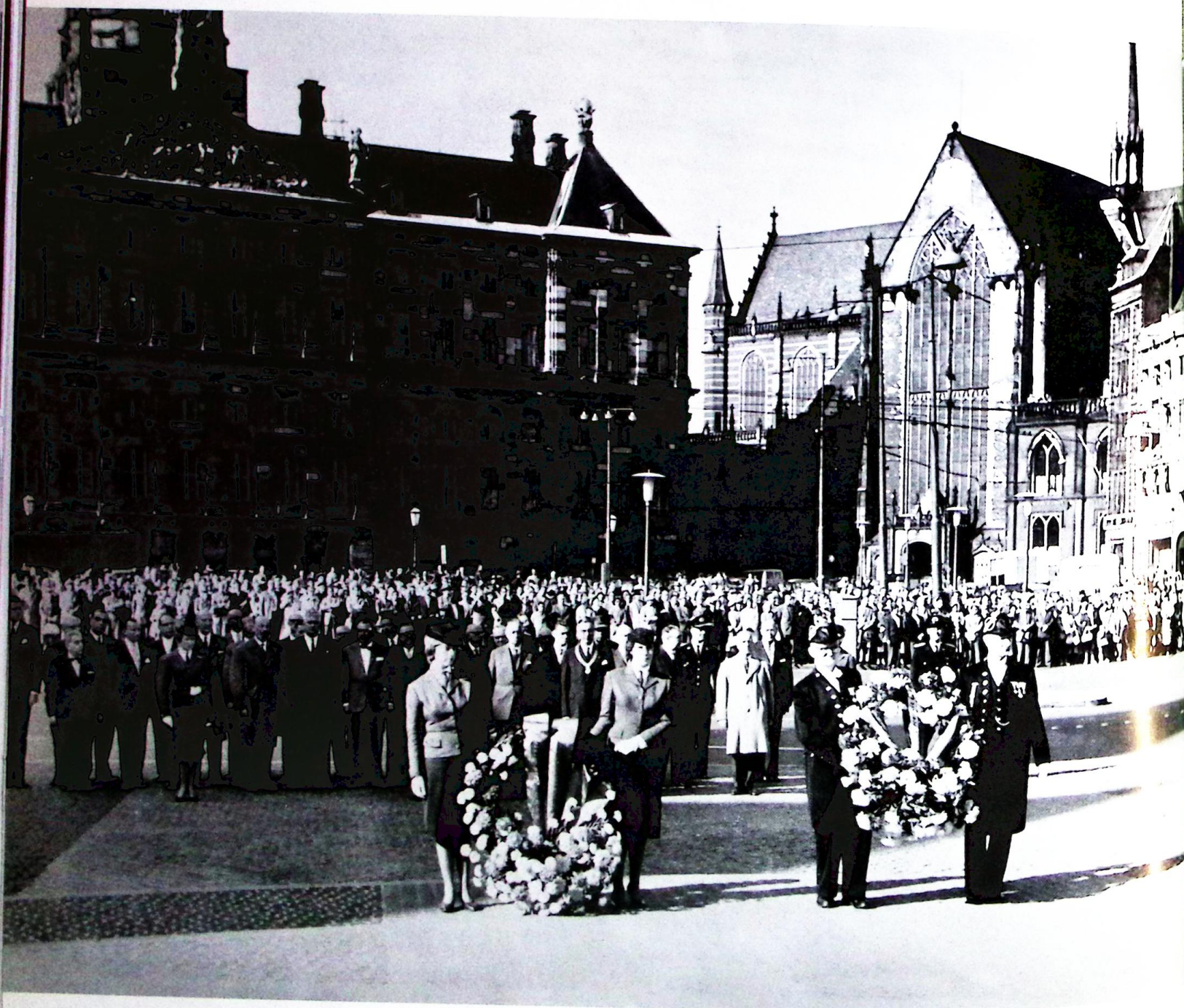
*

1959

g



La Semaine Belge à Amsterdam



(Photo Polderman)

Les personnalités belges s'apprêtent à fleurir le Monument National, au Dam, à Amsterdam, lors de la Journée brabançonne et bruxelloise pendant la Semaine belge, le 6 octobre 1959.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A. S. B. L.

RUE DU LOMBARD, 79-83
BRUXELLES • TEL. 12.89.01
COMPTE CHEQUE POSTAL 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 18 h.

SOMMAIRE

- Présence du Brabant à Amsterdam par M.-A. D.
- Musées bruxellois, par G. HEMELEERS
- L'Arcade du Cinquantenaire, par R. POREYE
- Le Pape Adrien VI, par J. DELMELLE
- Le Château Malou à Woluwe-Saint-Lambert, par P. GIRAUD
- La Crypte gothique de la Basilique N.-D. à Hal et le riche Trésor, par R. DE ROECK
- Braine-l'Alleud, par E. POUMON
- Le Château de Horst à Rhode-Saint-Pierre, par G. HARTMAN
- Nos ancêtres et la cuisine, par G. CLEMENT
- Hoeilaart fête ses vendanges, par Y. BOYEN
- Huldenberg se souvient..., par Y. B.

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Notre couverture :
Les Géants d'Overijse, John Colman, Mieke Muskat et leur fils Pietje Royal, ont remporté un vif succès de curiosité à Amsterdam. Les voici, au Dam, devant le Monument National.

(Photo de Sutter)

Et revoici nos

Midis du Tourisme

FINIES depuis longtemps les vacances ! Finis les longs voyages ! Finies nos expositions à Bruxelles, Liège et Amsterdam ! Le Brabant s'apprête à hiberner et offrira bientôt aux touristes les joies de mille découvertes non loin des grandes et petites villes. Car s'il est une province où le tourisme hivernal a sa place, c'est bien la nôtre. Aussi conseillons-nous à tous ceux qui ne l'ont pas encore fait, d'acquiescer au plus vite notre petite brochure leur indiquant des itinéraires de choix pour meubler leurs loisirs des prochains week-ends.

Ceci dit, place aux Midis du Tourisme.

C'est avec un réel plaisir, toujours renouvelé, que nous reprendrons contact avec les fidèles habitués de ceux-ci. Nous espérons qu'ils seront nombreux à la réouverture de notre douzième cycle — comme les années passent vite — cycle auquel le Comité exécutif de la Fédération a attaché tous ses soins. Nous espérons aussi y voir des figures nouvelles, encore plus nombreuses.

Nos lecteurs verront par ailleurs le programme détaillé de notre douzième cycle de Midis du Tourisme, qui sera ouvert par Monsieur Henri Bernard, professeur d'Histoire à l'Ecole royale militaire, orateur enthousiaste, fervent admirateur du Brabant.

Le programme s'arrête en janvier 1960. Pourquoi ? Cette question, chacun d'entre vous se la posera sans doute. Rassurez-vous immédiatement. Nous n'avons nulle intention d'interrompre le cycle des Midis en janvier. Bien au contraire. C'est, sans doute, à cette époque, que nous vous réserverons une surprise que nous espérons agréable. Nous n'en dirons pas plus aujourd'hui, précisément pour vous en laisser toute la joie et... garder le mystère, car mystère il y a...

Au surplus, la sélection des conférenciers, que nous vous proposons vous satisfera certainement puisqu'aussi bien vous les connaissez à peu près tous et que vous leur avez toujours réservé un accueil chaleureux.

Je vous fixe donc rendez-vous à tous le lundi 23 novembre à partir de 12 heures dans nos locaux de la rue du Lombard.

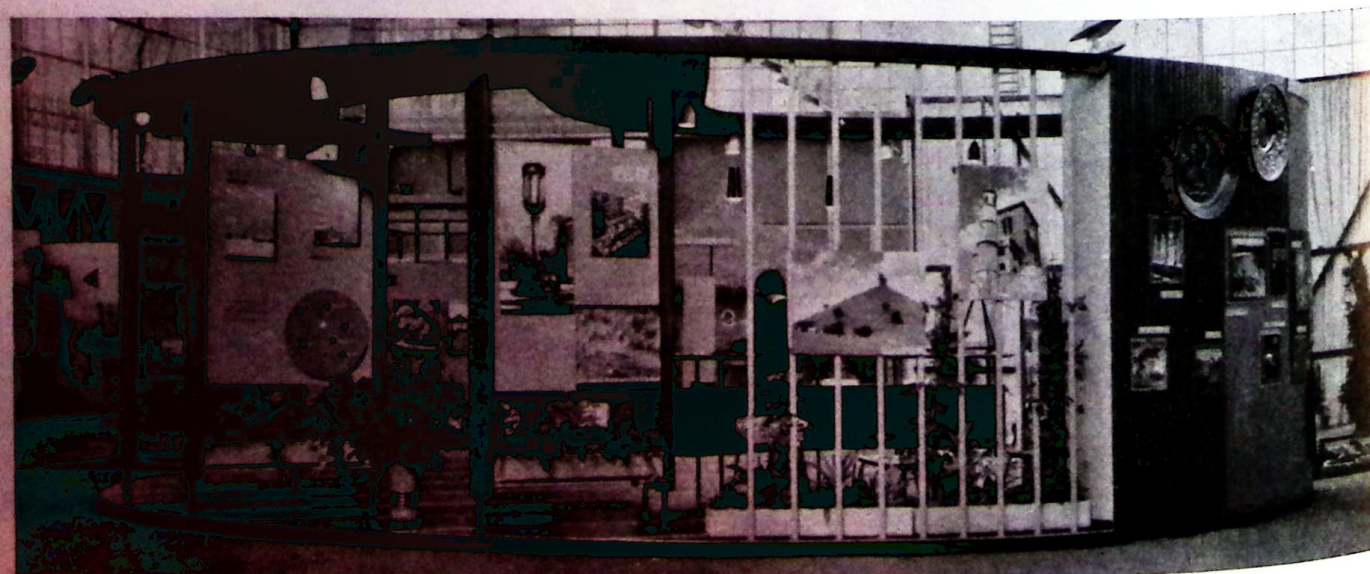
Maurice-Alfred DUWAERTS.

PRESENCE DU BRABANT A AMSTERDAM

DU 2 au 10 octobre s'est déroulée à Amsterdam la première grande Semaine Belge de propagande touristique, organisée par le Commissariat général au Tourisme. Durant toute cette semaine, une exposition qui rencontra toutes les faveurs d'un public très nombreux de Hollandais, mit en valeur, dans l'Apollo Hall, bordant l'Amstel, les beautés naturelles de notre pays, ses villes d'art, ses sites remarquables. La Fédération Touristique du Brabant avait été chargée de présenter la participation de notre province dans l'ensemble. Et l'on peut dire immédiatement que ce fut une parfaite réussite. Grâce en soit rendue à Monsieur Victor Martiny, architecte provincial en chef-directeur du Service technique des bâtiments, auteur du projet du stand brabançon, et à son équipe de dévoués, qui parvint, en un minimum de temps, à le monter et à le présenter d'une manière on ne peut plus attrayante et suggestive.

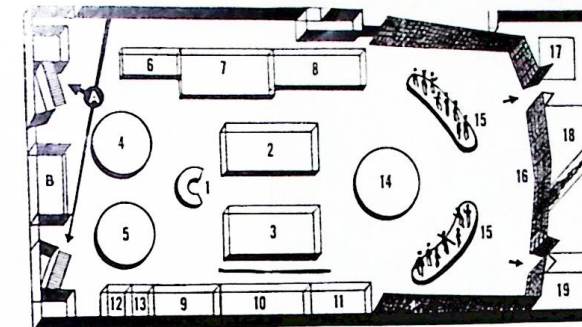
Le stand du Brabant et de Bruxelles — car la capitale était naturellement représentée grâce à l'excellente collaboration de notre ami Geo Chantren, Administrateur-délégué du Centre d'Information — avait neuf mètres de diamètre et trois mètres cinquante de haut. Il était placé au milieu de l'Apollo Hall (numéro 14 sur le plan ci-contre) dont les murs de fond et latéraux figuraient les façades des maisons de la Grand-Place de Bruxelles, dues au talent du professeur Lucien De Roeck. De très belles photos agrandies en noir et blanc et en couleurs montraient aux visiteurs les divers aspects de Bruxelles, les sites brabançons, ses villes d'art, ses principales manifestations folkloriques, ses musées, etc. D'une manière générale, les photos rappelaient que la Maison d'Orange-Nassau avait laissé de nombreux souvenirs en Belgique, que l'on peut toujours admirer au surplus.

Car, en fait, la Semaine belge d'Amsterdam



(Photo de Sutter)

Le stand du Brabant et de Bruxelles, vu de l'arrière, dans l'Apollo Hall, à Amsterdam.

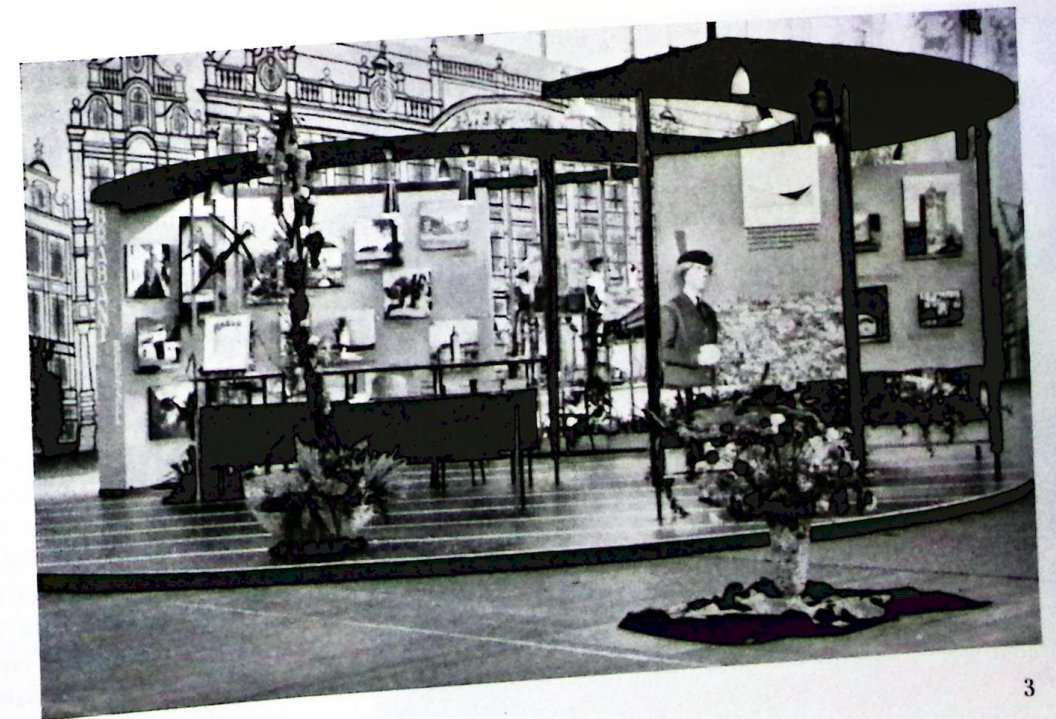


1. Bureau d'information du Commissariat général au Tourisme.
2. Westtoerisme.
3. Ardennes-Meuse.
4. Stations thermales.
5. Inforcongo.
6. Ville de Bruges.
7. Sabena.
8. Province du Hainaut.
9. Ville de Gand.
10. S. N. C. B.

11. Ville d'Anvers.
12. Foire commerciale de Gand.
13. Floralties gantoises.
14. Province de Brabant et Ville de Bruxelles.
15. Folklore.
16. Décoration : la Grand'Place de Bruxelles, par Lucien De Roeck.
17. Châteaux.
18. Principales villes d'Art.
19. Grandes et petites villes d'Art.
- A. — Salle de cinéma.

Une vue d'ensemble de notre participation à l'Exposition organisée à l'occasion de la Semaine belge à Amsterdam.

(Photo de Sutter)

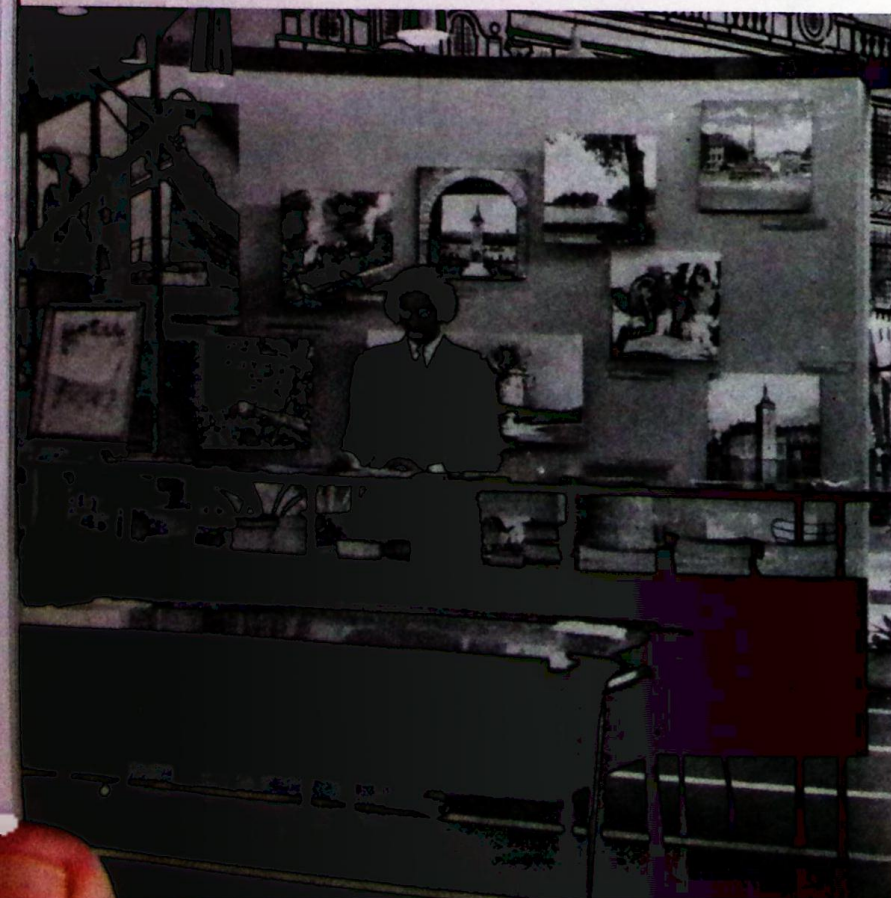




L'Atomium n'avait pas été oublié à Amsterdam ! Il trônait au milieu des fleurs et des fruits brabançons.

(Photo de Sutter)

Les Hôtesse du Centre d'Information de la Ville de Bruxelles, dirigées par M^{me} Christiaen, ont assuré durant toute la Semaine un accueil souriant aux nombreux visiteurs de notre pavillon.



avait pour but principal d'attirer l'attention des Hollandais sur le fait qu'ils connaissaient très mal notre pays et qu'ils avaient le plus grand intérêt, à l'avenir, à ne plus simplement le traverser pour se rendre en Allemagne et en France, mais à y séjourner.

Le stand du Brabant et de Bruxelles, était, comme à l'accoutumée, magistralement décoré de fleurs et de... fruits. De délicates orchidées voisinaient avec de non moins délicats raisins de nos serres brabançonnaises pour le plus grand plaisir des yeux gourmands de nos amis hollandais et surtout des enfants des écoles. Les doigts de fée de M^{me} Charlier, de la Halle aux producteurs de Bruxelles, avaient, une nouvelle fois, réalisé des merveilles.

Au milieu d'un minuscule jardin, l'Atomium trônait imperturbable, tandis que les Hôtesse de Bruxelles, toujours souriantes, séduisantes, gaies et juvéniles remplissaient quotidiennement leur mission d'accueil; mission particulièrement ingrate car elles devaient soutenir littéralement un siège en règle de la part des nombreux visiteurs. Et les plus jeunes n'étaient pas les moins difficiles.

La journée brabançonne et bruxelloise.

Mardi 6 octobre, 7 h 15 du matin. Avenue du Parc Royal, à hauteur des serres royales, une colonne de voitures se forme. C'est le lieu de rendez-vous des délégations de la Province de Brabant et de la Ville de Bruxelles. Bientôt toutes les voitures sont arrivées et M. De Gryse, Commissaire en chef de la police de Bruxelles, donne le départ. Cette colonne motorisée va foncer sur Amsterdam, car il s'agit d'être à l'heure. Elle est précédée et encadrée de policiers à motocyclette et d'une nouvelle voiture de police, couleur crème, que les Bruxellois connaissent bien.

Il y a là dans les voitures MM. de Néeff, Gouverneur de la Province, les Députés permanents Spaelant, président de la Fédération Touristique du Brabant; Cantillon, Thomas et Alles; Brasseur, président du Conseil provincial; Rombauts, vice-président; De Vuyst, Maison, Claes, Bollen, membres du bureau du Conseil; Kestelin, greffier provincial; Marinus, vice-président de la Fédération Touristique; Vanden Branden, Cuvelier, Thys, fonctionnaires au Gouvernement provincial; Martiny, architecte en chef-directeur.

De son côté, la Ville de Bruxelles est représentée par MM. de Rons, premier échevin, représentant le bourgmestre; André, secrétaire communal-adjoint; De Gryse, commissaire en chef de police; Warland, président du Syndicat d'Initiative; Chantren, administrateur-délégué et De Broux, secrétaire général du Centre d'Information.

Le temps est superbe. L'optimisme règne. La journée s'annonce fort bien.

Le poste frontière de Wuustwezel est rapidement atteint. Après un court arrêt et la prise de contact avec les motards de la Rijks-politie, la colonne repart à vive allure en direction de Rotterdam, traversée en trombe grâce à la police motorisée de cette ville.

Bref, après un voyage heureux et donc sans incidents, notre colonne atteint Amsterdam vers 11 heures et se dirige immédiatement vers l'Apollo Hall. Les Amstellodamois sont évidemment surpris de pareille invasion, d'autant qu'à peu près à la même heure, l'Harmonie de la police de Bruxelles, débarquant du train, envahit de son côté la capitale hollandaise.

Après une visite à l'exposition, les autorités brabançonnaises et bruxelloises qui avaient été accueillies par notre consul général et MM. Six, Commissaire général adjoint au Tourisme de Belgique et Roelkens, représentant du C.G.T.



Tandis qu'un agent de police de Bruxelles réglait la circulation près de l'Apollo Hall, à Amsterdam...

(Photo de Sutter)

... les géants d'Overijse dansaient non loin de là au son de la musique de l'Harmonie de la police bruxelloise.



à Amsterdam, regagnent leurs voitures pour se rendre au Dam. Il est midi et la place est noire de curieux. Les policiers bruxellois, spécialistes de la circulation, ont pris position aux carrefours et, aidés de leurs collègues hollandais, canalisent les flots de... cyclistes !

MM. de Néeff et de Rons, qui avaient été reçus par M. Van Hall, bourgmestre d'Amsterdam, s'avancent vers le Monument National qu'ils fleurissent bientôt au nom de la Province de Brabant et de la Ville de Bruxelles, tandis que les Harmonies des polices d'Amsterdam et de Bruxelles exécutent la Brabançonne et le Wilhelmus van Nassau.

Minute de silence et de recueillement.

Après cette cérémonie du souvenir, les diverses personnalités gagnent Haarlem, où M. Prinsen,

Commissaire de la Reine, offre un déjeuner en leur honneur.

Mais dès 14 heures, le Dam sera à nouveau le théâtre d'un gros événement : les géants d'Overijssel, John Colman, Mieke Muscat et leur fils Pietje Royal, débarquent d'un camion. La joie déborde et ils sont vivement applaudis par un public amusé et intéressé. Un cortège se forme avec les musiques des polices d'Amsterdam et de Bruxelles et ainsi encadrés, nos bons géants vont, une heure durant, déambuler dans les rues, pour finalement arriver à leur tour à l'Apollo Hall. Partout sur le passage du cortège, ce sera le gros succès, le soleil étant de la partie.

Signalons ici que les géants étaient accompagnés du bourgmestre d'Overijssel, M. Depré, entouré des membres du Collège et de nombreux habitants de la commune qui avaient fait spécialement le déplacement.

Devant l'Apollo Hall, nos géants dansèrent, à la satisfaction des gosses, peu habitués à pareil spectacle. Puis, ce fut la fraternisation entre policiers tandis que, non loin de là, l'un des agents du carrefour des boulevards et de la rue de la Loi, réglait toujours, impeccablement, la circulation sous l'œil satisfait du commissaire de police en chef d'Amsterdam, M. Van Der Molen, qui avait rejoint M. De Gryse pour ne plus le quitter.

Ce fut alors la grande réception offerte à l'Apollo Hall par les autorités brabançonnaises et bruxelloises aux nombreuses personnalités hollandaises qui avaient répondu à cette invitation.

Le soir, alors que la ville d'Amsterdam avait été complètement envahie pacifiquement par nos forces de police — comme le soulignèrent d'ailleurs les journaux hollandais — tout le monde se retrouva à vingt kilomètres de là, au bord de l'Ysselmeer, au Muiderslot, château moyenâgeux où le bourgmestre et les échevins d'Amsterdam offraient, en l'honneur de leurs collègues bruxellois, un grand dîner, en présence du baron van der Straten-Waillet, ambassadeur de Belgique.



(Photo de Sutter)

Notre président, M. Spelant, député permanent, remercie les nombreuses autorités hollandaises lors de la réception offerte par la Province de Brabant et la Ville de Bruxelles. — On reconnaît, à gauche, MM. Prinsen, Commissaire de la Reine, et Duwaerts, secrétaire permanent de notre Fédération; à droite, MM. De Vleeschauwer, Consul Général de Belgique.

On y célébra, une fois de plus, en des discours fort humoristiques, l'amitié hollando-belge et plus particulièrement le jumelage des deux villes sœurs : Amsterdam et Bruxelles. Rappelons ici, en effet, que les deux capitales sont jumelées depuis le 15 juin 1957.

La Journée brabançonne et bruxelloise se terminait ainsi dans le meilleur esprit européen.

M.-A. D.

MM. De Gryse et Van Der Molen, respectivement Commissaires en chef de police de Bruxelles et d'Amsterdam, ont eu de nombreuses conversations lors de cette Journée de l'amitié hollando-belge.

(Photo de Sutter)



(Photo de Sutter)

John Colman aura été photographié sans doute comme il ne l'aura jamais été, répandant partout sur son passage dans les rues de la capitale hollandaise la joie et la bonne humeur.



« L'enfant blonde », par Jacob Smits.

(Photo Musée d'Ixelles)

« L'enterrement », par Laermans.



MUSEES BRUXELLOIS

MUE par une soif de découverte digne des Conquistadors, je me suis mise en branle avec, comme objectif, certaines sections de musées bruxellois dont on parle peu... à tort, d'ailleurs.

Ma fantaisie m'a menée au Musée des Beaux-Arts d'Ixelles, sis rue Van Volsem, tout au bout d'une artère calme donnant une impression de province paisible, accrue encore par le charme vieillot du jardin inégalement tracé — parfois même en gradins — qui entoure le bâtiment abritant le Musée. Ce local est l'ancien abattoir de la commune, désaffecté à la fin du siècle passé ! D'heureuses transformations l'ont rendu attrayant.

Ce n'est pas un Musée tuant. On ne s'y perd pas... sinon en contemplation devant les tableaux, dessins, gravures, estampes japonaises, sculptures, bibliothèque d'art de trois mille volumes... Et aussi devant une collection magnifique d'affiches illustrées de Toulouse-Lautrec réellement plus belle que celle rassemblée à Albi.

J'ai vu, entre autres, de beaux portraits et dessins de J.-B. Carpeaux lequel, s'il fut un excellent sculpteur, représenté ici par « L'Espiègle » en marbre blanc, aurait pu être aussi un peintre talentueux si le temps et une vie plus longue lui eussent été accordés.

D'autres très grands maîtres de la sculpture sont là, en bonne place : Rodin, Bourdelle, Constantin Meunier, Marnix, d'Haveloos, etc.

Parmi les peintres : Jakob Smits, Hyppolite Boulenger, Van Gogh, Signac, Brusselmans, Laermans, etc.

Des dessins de Fragonard, Géricault, la magnifique cigogne de Dürer, et bien d'autres.

J'ai aimé plus particulièrement une salle aux murs blancs consacrée aux XVI^e et XVII^e siècles : plusieurs Gaspard De Crayer, Pieter Bol, Palamédès, Bout et

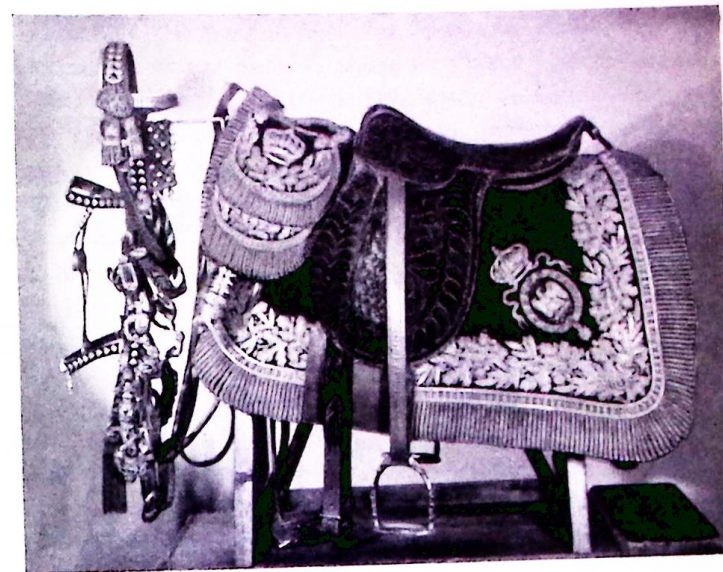
Boudewyns (intéressante vue de Bruxelles), Fyt. Je ne puis les citer tous évidemment. Allez vous-même à la découverte : c'est une après-midi délicieuse que vous passerez là.

Une autre fois, je me suis rendue par le n° 22 (le tramway nommé Musées car, d'Anderlecht au Cinquantenaire, il relie entre eux quelques uns des principaux musées de la capitale) au Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire.

Entre ses 105 salles, j'ai choisi de visiter la très amusante Section Voitures :

- Chaises à porteurs du XVIII^e siècle, ouatées, exigues, dolentes ;
 - Traîneaux luxueux du XVIII^e siècle encore, en bois doré ; l'un d'eux représente une immense corolle ; plusieurs autres, des lions (mais pourquoi des lions ?) dans des attitudes diverses. Mon préféré lève sa grosse tête vers... un poulet !
 - Pour les amateurs de vélocipédomanie : toute une série de gravures anciennes humoristiques des premiers temps de cet engin, amène les regards vers des modèles vétustes, parmi lesquels le tricycle de Léopold II.
 - Diligence flamande monumentale surmontée d'un étage à bagages.
 - Les bottes d'un postillon du XVIII^e siècle, une touloupe, le sac de mouton dans lequel il s'engouffrait jusqu'à mi-corps ; des mors, boucles, caparaçons multicolores à grelots ; harnais de gala de la Cour de Napoléon III.
 - Coupé de Léopold I^{er} et d'autres de grand luxe, de familles princières aux panneaux de portières armoriés ou décorés de peintures au « vernis Martin » dans le goût de Boucher.
 - Carrosses de prélats, dont l'intérieur est doublé de lourdes passementeries.
 - Voitures de mariage.
 - Break, mail-coach, spider à deux places, paniers vis-à-vis... puis un tramway à traction chevaline ayant circulé à Bruxelles au début du siècle.
 - Et des modèles archaïques des premières automobiles dont les cuivres étincellent... jusqu'à une « Jeep » dénommée « Mosquito » !
- Comme je me suis divertie !...
- Faites comme moi et allez à la recherche de toutes les choses dont je ne parle pas !

G. HEMELEERS.

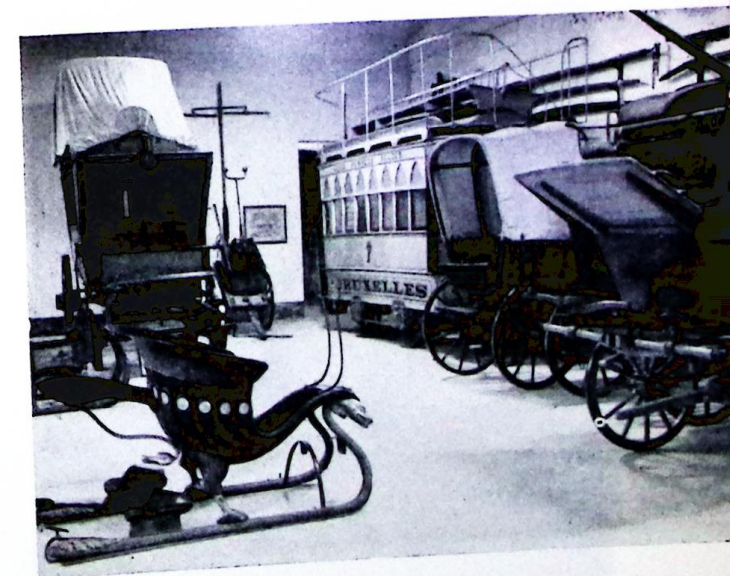


(Copyright A.C.L.)

MUSEES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

(Section Voitures) :

Selle de gala rouge et or, ayant appartenu à Napoléon.



(Copyright A.C.L.)

MUSEES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

(Section Voitures) :

Quelques pièces figurant dans la grande salle d'exposition du musée : à gauche, une vieille diligence flamande ; à droite, un tramway bruxellois à impériale (1890), une voiture de mariage hollandaise.

L'ARCADE DU CINQUANTENAIRE

JUSQU'AUX abords de l'année 1875, l'actuel Parc du Cinquenaire n'était qu'un vaste champ de manœuvres où les troupes de la garnison de Bruxelles s'exerçaient régulièrement. Quand il fut question, peu avant 1880, de trouver



(Photo de Sutter)

BRUXELLES — L'architecte Girault plaça trois arcades dans l'immense arc de triomphe visible du haut de la ville. Au bas de cette triple arcade, des groupes de bronze représentent les provinces belges.

un emplacement pour la future Exposition qui commémorait le cinquenaire de notre Indépendance nationale, Léopold II intervint pour qu'il fût fait choix de cette plaine militaire de cinquante hectares.

Une double colonnade et deux grands pavillons furent notamment élevés où s'abritaient aujourd'hui les Musées. Bientôt, il fut question de relier les deux colonnades par une arcade centrale. Devant les discussions qui eurent lieu à ce sujet entre Léopold II et le Gouvernement, on fit du provisoire : une simple arcature en bois. Mais le Roi ne s'avouait pas vaincu. Plus d'une fois, au cours des années suivantes, il s'adressa à Auguste Beernaert, Premier ministre, pour obtenir par son intermédiaire, les crédits nécessaires à l'érection d'une arcade harmonieuse en matériaux durables. Peine perdue : la dépense fut jugée inutile.

Quand, en 1897, une nouvelle Exposition eut lieu au même endroit, la question n'était pas encore résolue. Cependant l'arcade en bois pourrissait. Qu'à cela ne tienne : on en reconstruisit simplement une autre, en tout semblable à la première. Cette fois cependant, les deux pieds de l'arche étaient en pierre. Il y avait progrès.

Mais Léopold II était tenace. En 1902-1903, il venait d'être mis en possession des premiers millions provenant de son œuvre congolaise. Sans hésiter, il décida d'en affecter le montant à l'érection d'une arcade en pierre. Et voici comment il s'y prit.

Une occasion magnifique s'offrait à lui pour mettre son projet à exécution : la célébration, en 1905, du 75^e anniversaire de notre Indépendance. Aussitôt une difficulté surgit : présenter l'affaire aux Pouvoirs publics sans que celle-ci soit à priori torpillée par des esprits arriérés. Alors, le Roi dressa son plan. Il chargea son secrétaire, aujourd'hui comte Edmond Carton de Wiart, de rechercher dans le pays quelques notabilités qui consentiraient à servir d'hommes de paille : ce seraient les « généreux donateurs » de l'Arcade. Les uns acceptèrent avec bonne grâce, ne voulant pas refuser leur concours au Souverain ; les autres hésitèrent, surtout parce qu'ils ne voulaient point, par une telle libéralité, paraître plus fortunés qu'ils ne l'étaient en réalité. Finalement, les acceptants signèrent une lettre collective qui fut lue devant les Chambres : sans aucune contribution financière de l'Etat, ils offraient de subvenir eux-mêmes aux frais d'érection de l'Arcade. Beernaert était au courant de la manœuvre : il ne broncha pas. Avec impassibilité il se contenta de prononcer quelques mots, contenant une fine allusion qui passa par dessus la tête des parlementaires : « *Nous félicitons les donateurs de leur générosité vraiment royale...* ».

Quant aux plans de la future Arcade, Léopold II y avait déjà si bien songé qu'ils étaient prêts ! A son architecte Charles Girault — auteur du Grand et du Petit Palais, à Paris — il avait demandé de dresser un projet détaillé. Une des conditions — nous étions en avril 1904 — avait trait aux limites d'exécution : les travaux devaient être complètement terminés pour le 25 septembre de l'année suivante, date du 75^e anniversaire de notre Indépendance. Délai bien réduit, à la vérité : dix-huit mois pour construire — à cette époque ! — un monument de 45 mètres de haut, 60 de façade et 20 de profondeur.

Quand l'entrepreneur Wauters-Dustin apprit que l'inauguration aurait lieu un an et demi plus tard, il fut abasourdi, croyant à une erreur de la part du Roi... Il fit demander des précisions à Léopold II.

— Je l'ai déjà dit, répondit-il, j'inaugurerai l'Arcade le 25 septembre 1905. J'y serai à onze heures.

C'était net. On se mit sans désespérer au travail. Les équipes d'ouvriers furent doublées sur

le chantier. Jour et nuit, ce fut la fièvre. Bien qu'entravée durant quelque temps — l'hiver venu — par une grève des carriers, l'exécution de l'œuvre fut cependant facilitée par un ingénieur procédant de montage. Deux énormes échafaudages avaient, en effet, été construits en avant de chacune des façades. A leur sommet, courait un pont roulant qui, grâce à des filins, déposait, exactement à l'endroit voulu, les blocs de pierre taillés à l'avance dans les ateliers. Comme l'architecte Girault, l'entrepreneur Wauters-Dustin avait réalisé un tour de force.

Aux jour et heure qu'il avait indiqués, Léopold II descendit de voiture, en petite tenue de Lieutenant-général et inaugura la nouvelle Arcade en granit bleuté, entouré des « donateurs » auxquels, sans sourciller, il adressa ses remerciements.

Après trente années de ténacité inlassable, le Roi avait enfin eu raison du provisoire...

P. GIRAUD.



(Photo de Sutter)

BRUXELLES — Surgissant en plein ciel, ce groupe, haut de 8 m 50, représente un char romain, traîné par quatre chevaux et figure la Belgique brandissant le drapeau d'un geste solennel.

En marge d'un demi-millénaire

LE PAPE ADRIEN IV EN BRABANT

Du 23 novembre au 20 décembre 1959, une exposition d'un intérêt exceptionnel évoquera, à l'Hôtel de Ville de Louvain, la vie et l'œuvre de ce Pontife ainsi que son époque.



LE 31 août de cette année, notre Administration des Postes émettait deux valeurs d'affranchissement à l'effigie d'un Pape néerlandais : Adrien VI. Il est assez exceptionnel de voir une célébrité honorée par le timbre en dehors de son pays d'origine ou du pays où elle a acquis le droit à l'immortalité. En l'occurrence, l'hommage de la Belgique s'imposait, car Adrien VI, avant d'occuper — pendant dix-neuf mois seulement ! — le trône pontifical, vécut très longtemps chez nous : près de quarante ans sur les soixante-quatre de son existence !

Utrecht, où il naquit le 1^{er} ou le 2 mars 1459, vient de lui consacrer une exposition remarquable qui sera transférée sous peu à l'Hôtel de Ville de Louvain. Toute sillonnée de « grachten », la vieille cité hollandaise a le privilège de posséder encore maints édifices qu'il a pu voir : églises Saint-Jacques, Saint-Jean, Saint-Pierre et Sainte-Geztrude, cathédrale, cloître Sainte-Marie, hôtel de ville, etc. Sa « Paushuize », acquise le 25 avril 1517 par Adrien, existe toujours.

Adrien VI, s'il pouvait reprendre place parmi les vivants, retrouverait, à Utrecht, une partie du décor architectural qu'il a pu admirer, enfant et adolescent. Il reverrait aussi, dans notre pays, à Anvers, Malines, Anderlecht, et principalement Louvain, nombre de monuments qui s'y dressaient déjà de son vivant.

A Anvers, Adrien Florens (ou Florentius, c'est-à-dire « fils de Florent »), notre futur Pape, occupa les fonctions de doyen de Notre-Dame. Sans doute fut-il témoin de l'achèvement du couronnement de la tour, de 1502 à 1518, par Herman de Waghemakere et son fils.

A Malines, où Jean Robbijns — doyen de

Saint-Rombaut — était son ami, il fréquenta l'« Hof van Burgondië » — ou « Keyserhof » — en qualité de « pedagogus » du futur Charles-Quint. Il séjourna presque en permanence à Malines de 1510 à 1515.

A Anderlecht, Adrien Florens fit partie du chapitre de l'église Saint-Pierre. Si nous en croyons l'auteur de l'« Abrégé de la Vie et des Miracles de saint Guidon », publié en 1893, ce chapitre était alors composé de dix-huit chanoines, un doyen, un chantre, un trésorier et un écolâtre. « Plusieurs hommes célèbres en firent partie. lisons-nous encore, entre autres le pape Adrien VI, qui était chanoine du chapitre d'Anderlecht en 1515 ». Adrien eut donc, comme collègue, Pierre Wichman — ami de son ami Erasme — et fut témoin de l'édification du bel hôtel Renaissance appelé « Maison d'Erasme » parce que le grand humaniste y fit de fréquents séjours. La cure d'Anderlecht possède encore un vieux portrait, très mutilé, d'Adrien. Celui-ci céda sa charge de chanoine d'Anderlecht à son ami Pierre van den Male.

C'est toutefois à Louvain qu'Adrien Florens demeura le plus longtemps. Les registres de l'Université renseignent son nom à la date du 1^{er} juin 1476.

Etudiant à l'Alma Mater, Adrien fut promu « magister artium » en 1478. Il donna cours à la faculté des Arts tout en suivant les leçons de la faculté de Théologie. Il obtint, le 1^{er} août 1490, sa licence et, la même année, obtint la charge de curé du Grand Béguinage de la rue des Moutons. Il abandonnera cette charge en 1492 tout en continuant à en porter le titre honorifique. Un peu plus tard, il est nommé doyen de l'église Saint-

Pierre. On était alors occupé à achever cet édifice dont la construction avait débuté en 1425. La troisième « Tafelronde », démolie en 1817, venait d'être terminée et l'Hôtel de Ville, chef-d'œuvre de Mathieu de Layens, attestait, depuis une trentaine d'années, de la prospérité atteinte par la cité universitaire. Beaucoup d'autres édifices, qui existent toujours, paraient la ville.

Promu docteur en théologie le 18 juin 1491, Adrien se voit offrir, par le magistrat de la ville, quarante-huit mesures de vin du Rhin. Apprenant la chose, il lance son bonnet en l'air en disant à ses compagnons : « S'il m'arrive un jour d'être élu pape, je serai bâtir un collège qui s'élèvera aussi haut que le vol de mon bonnet. » Adrien Florens, devenu pape, devait réaliser cette promesse.

En 1502, l'année où le futur pontife s'installe dans une grande maison de la s'Meyerstraat (sur l'emplacement de laquelle s'élèvera, plus tard, le Collège dit du Pape), Erasme débarque à Louvain où l'attire l'enseignement renommé d'Adrien Florens. Ce dernier lui accorde son amitié, son estime et son appui. Il décide le Magistrat à lui proposer une chaire publique. Erasme refuse l'offre qui lui est faite, désirant conserver son indépendance et se consacrer librement à l'étude, la méditation et l'écriture.

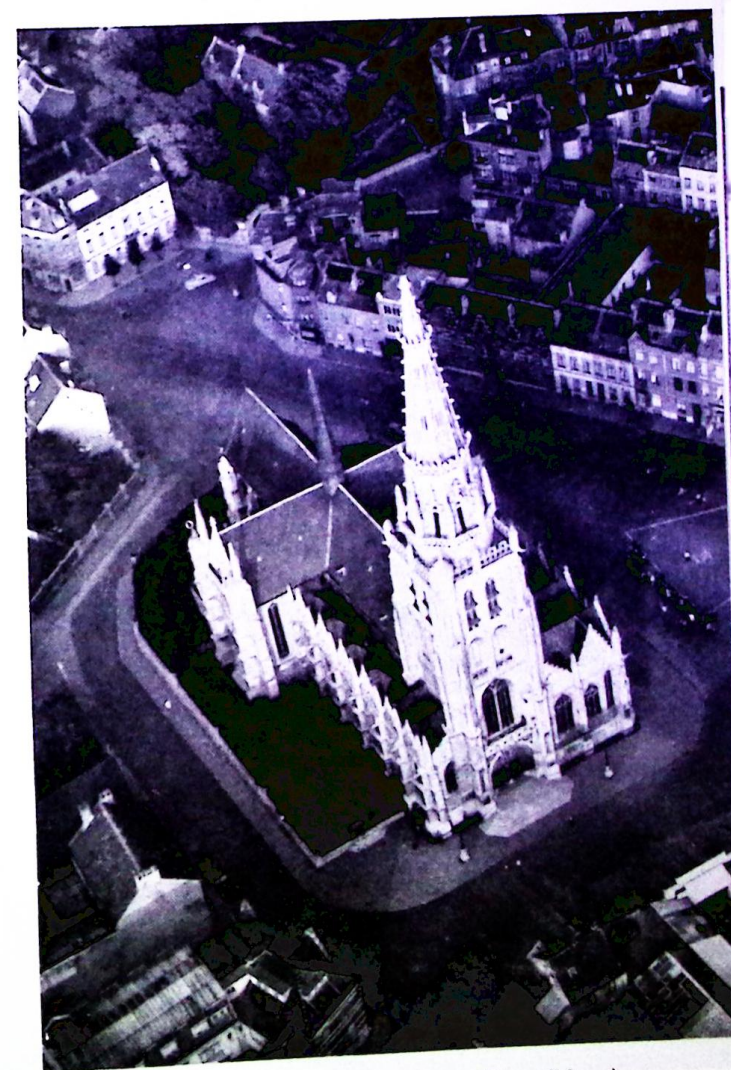
Il y aurait beaucoup à dire au sujet des relations entretenues par Adrien Florens, auteur de « Questiones Sententiarum », de « Questiones Quodlibeticæ » et de quelques autres ouvrages, avec le signataire de l'« Encomium Moria ». Les deux hommes se virent fréquemment à Louvain où le second suivit pendant quelque temps les cours de théologie donnés par le premier. Ils se rencontrèrent souvent chez des amis communs, dont Jérôme Busleiden. Venus de l'Est ou de l'Ouest, du Nord ou du Sud, les élites de ce temps n'étaient guère embarrassées par la question des langues. « Au temps d'Erasme, a fait remarquer Charles Bernard, on parlait latin à Louvain même dans les boutiques des artisans ! ».

L'amitié entre Adrien Florens et Erasme devait subsister jusqu'à la mort du premier, survenue le 14 septembre 1523. Devenu Pape le 9 janvier 1522, Adrien Florens approuva — tout comme son prédécesseur, Léon X — le « Novum instrumentum Omne » publié par Erasme en février 1516 et conjura le célèbre humaniste, comme l'écrivait le chanoine De Vocht aux pages de son étude sur « Erasme, Sa Vie et son Œuvre », de s'établir à Rome pour l'aider de ses conseils. Paul IV devait répéter cette flatteuse invitation et offrir à Erasme le chapeau cardinalice. Désespérée par les événements — toutes les conceptions s'affrontent, l'esprit critique passe au crible toutes les idées reçues, les cadres de la vieille société se disloquent... —, la Papauté a besoin d'un guide

ou d'un conseiller qu'inspirent le bon sens et la raison.

Mais revenons à Louvain. En mars 1507, Marguerite d'Autriche s'installe avec ses nièces et son neveu, le futur Charles-Quint, à Louvain, au château du Mont César. Pour l'agrément des enfants princiers, elle fait installer, dans le parc, une ménagerie comportant quatre chameaux, un taureau, trois vaches « aurochs », trois civettes, quelques marmottes et un blaireau. La Gouvernante, préoccupée de l'éducation de son neveu, fait appeler Adrien Florens auquel elle confie sa formation. A partir de 1509 ou 1510, Adrien se consacrera entièrement à cette œuvre. Il aura alors son port d'attache à Malines.

En 1515, notre futur pape est envoyé en



(Photo Sabena)

ANDERLECHT — L'église Saint-Pierre, dont Adrien Florens fit partie du chapitre en 1515.

parle, mais parle bas. Il faut, pour les comprendre, savoir se pencher avec tendresse, écouter avec son cœur. Il faut les aimer, ces pierres moussues, aimer aussi ceux qui les posèrent et y vécurent. Ces ancêtres, mais ils ne sont pas morts. Ils vivent en nous. Ils nous légué un peu de leur âme en même temps que leurs maisons... ».

Visitant le grand béguinage de Louvain, dont l'église — fort délabrée, hélas ! — a été érigée en 1305, on retrouve le passé, l'âme du passé. Le temps perdu nous est rendu. Tout est possible ! Adrien Florens revit. Son ombre glisse au long du décor ogival... Mais on peut, à Louvain, la surprendre en bien d'autres lieux et notamment sous la haute nef de l'église Saint-Pierre.

C'est dans cette église, dont Adrien Florens fut le doyen, que fut enterré son ami, qui avait

été son professeur à la Pédagogie du Livre, l'humaniste et théologien Pierre de Rive, décédé le 27 janvier 1499. Le futur Pontife romain assista sans doute aux funérailles de cet érudit et à la mise au caveau de son corps. Peut-être, à cette occasion, officia-t-il à l'autel et prononça-t-il l'éloge funèbre du défunt devant l'assemblée au sein de laquelle se trouvaient vraisemblablement le cher Erasme, Jean Paludanus, Jérôme Busleyden et maintes autres célébrités du temps ?

La voix du doyen Adrien Florens s'est éteinte. Elle est à jamais captive du silence de la mort mais il semble que l'homme continue, invisible, à habiter ce lieu et tous les autres lieux de Louvain où le passé survit, impérissable et étroitement mêlé aux choses du présent. Fermez les yeux. Adrien Florens est là. Les morts revivent quand on se souvient d'eux.

Le souvenir, toutefois, a besoin de pouvoir prendre appui sur le concret. Cet appui, l'exposition de l'Hôtel de Ville de Louvain le fournira à tous et à chacun.

On y retrouvera, dans les lieux mêmes où il a passé de nombreuses années — parmi les meilleures — de son existence, le dernier pape non italien.

On y retrouvera les grandes figures de notre humanisme et, aussi, grâce à maints documents originaux, le décor de l'ancienne capitale brabançonne, décor qui s'est maintenu en grande partie jusqu'à nous et offrant, à l'évocation du grand disparu né voici cinq cents ans, le cadre prestigieux de ses vieilles architectures.

JOSEPH
DELMELLE.

(Photo de Sutter)

LOUVAIN — L'Hôtel de Ville — L'église Saint-Pierre : Adrien Florens en fut nommé doyen peu après 1492.

Le château Malou à Woluwe-Saint-Lambert

LA florissante commune de Woluwe-Saint-Lambert possède quelques beaux spécimens du passé : l'église Saint-Lambert en pur style roman brabançon, la ravissante chapelle gothique de Marie-la-Misérable, le moulin de la Woluwe, datant du XIV^e siècle.

Citons aussi — pour en parler plus longuement — le château Malou.

Sur l'emplacement de celui-ci, s'élevait, au XVI^e siècle, une importante construction que baignait de toutes parts un étang. Un pont-levis la reliait à la terre ferme. A cette époque, la villa — c'en était une, en effet — s'appelait : le « Speelgoed ». Ce joli domaine appartenait à la famille Preud'homme. Celle-ci le céda, en 1654, aux Jésuites de Bruxelles installés alors rue d'Or et qui en firent une maison de campagne. A la suppression de la Compagnie de Jésus, un siècle plus tard, la propriété (comprenant des jardins, des bosquets, sept étangs, formant en tout dix bonniers et quarante verges) fut revendue au profit des Domaines.

On abattit les murs. Le terrain — douze hectares — fut acquis, en 1776, par le banquier Lambert Lamberts qui édifia la construction actuelle : une large façade à un étage, avec — de chaque côté du porche d'entrée — trois hautes fenêtres, le tout surmonté d'un élégant fronton. L'ensemble avait de l'allure. Au début du XIX^e siècle, le château appartenait à M. Charles-Louis Kessel qui, en 1829, le vendit au ministre de l'Intérieur du roi Guillaume, Van Gobbelschroy. Celui-ci y vécut avec M^{lle} Marie Lesueur, première danseuse à la Monnaie. Précisons que M^{lle} Lesueur servit de modèle au peintre Louis David pour son tableau « Mars désarme Vénus et les Grâces », qui figure au Musée Moderne de Bruxelles. Cette Marie Lesueur attira à Woluwe le fils d'un des directeurs de la Monnaie, Paul Vitzhumb, dessinateur, qui exécuta divers croquis aujourd'hui conservés au Cabinet des Estampes. Parmi ces croquis, figurent une vue du moulin de la Woluwe (dont nous avons parlé plus haut) et du château Malou lui-même, avec cette mention : « Maison de campagne à Woluwe-Saint-Lambert qui appartenait autrefois aux RR.PP. Jésuites ».

En 1853, le notaire Van Keerbergen fut chargé de mettre la propriété en vente. Ce fut Jules

Malou, ancien ministre de la Justice, qui l'acquit. Il devait séjourner là durant plus de trente années.

Depuis un peu plus d'un siècle, rien — ou presque rien — n'a changé en ce site. Comme autrefois, la demeure paraît s'être dans les frondaisons touffues des arbres. Parc et étang n'ont pas été modifiés. A peine quelques hêtres ont-ils été abattus pour permettre l'établissement de l'assiette du nouveau boulevard de la Woluwe.

La commune de Woluwe-Saint-Lambert a décidé de restaurer la vieille demeure Malou et de lui restituer, là où la nécessité l'exige, son caractère primitif. La façade va, sous peu, être remise à neuf : les pierres de soubassement, décapées ; les murs intérieurs rafraîchis ; les boiseries, réparées. Ainsi le château Malou, constituera, le long du boulevard de la Woluwe, bientôt mis en chantier, un élément historique d'importance, qu'apprécieront tous ceux qui s'intéressent aux souvenirs du passé.

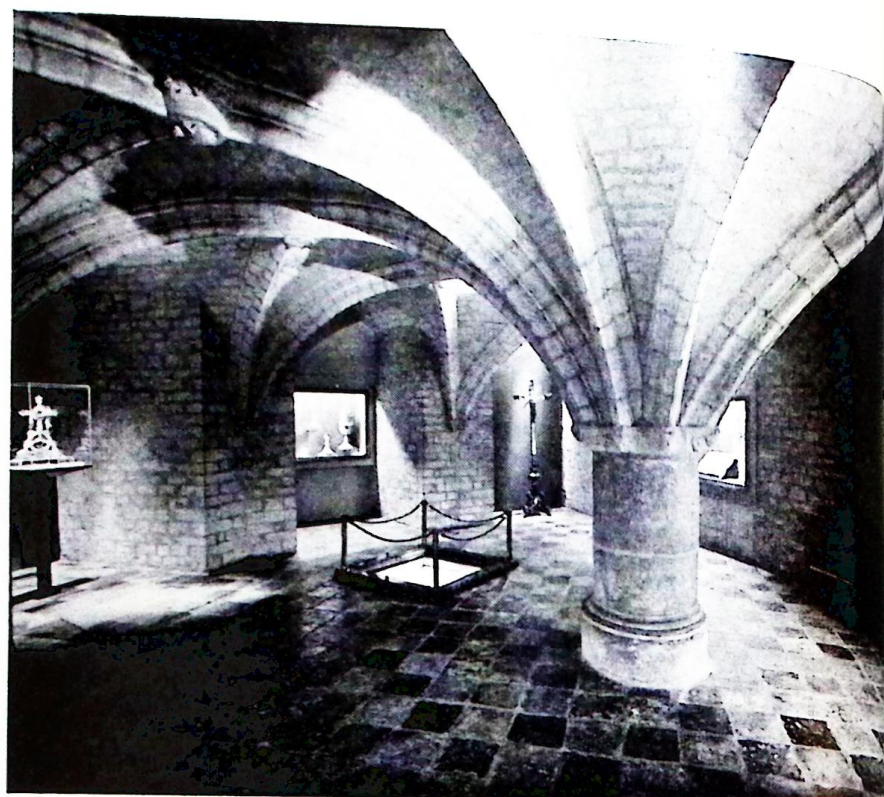
RAYMOND POREYE.



WOLUWE-SAINT-LAMBERT.

Le château de l'ancien ministre Jules Malou.

La crypte gothique de la BASILIQUE DE NOTRE-DAME DE HAL et son imposant trésor



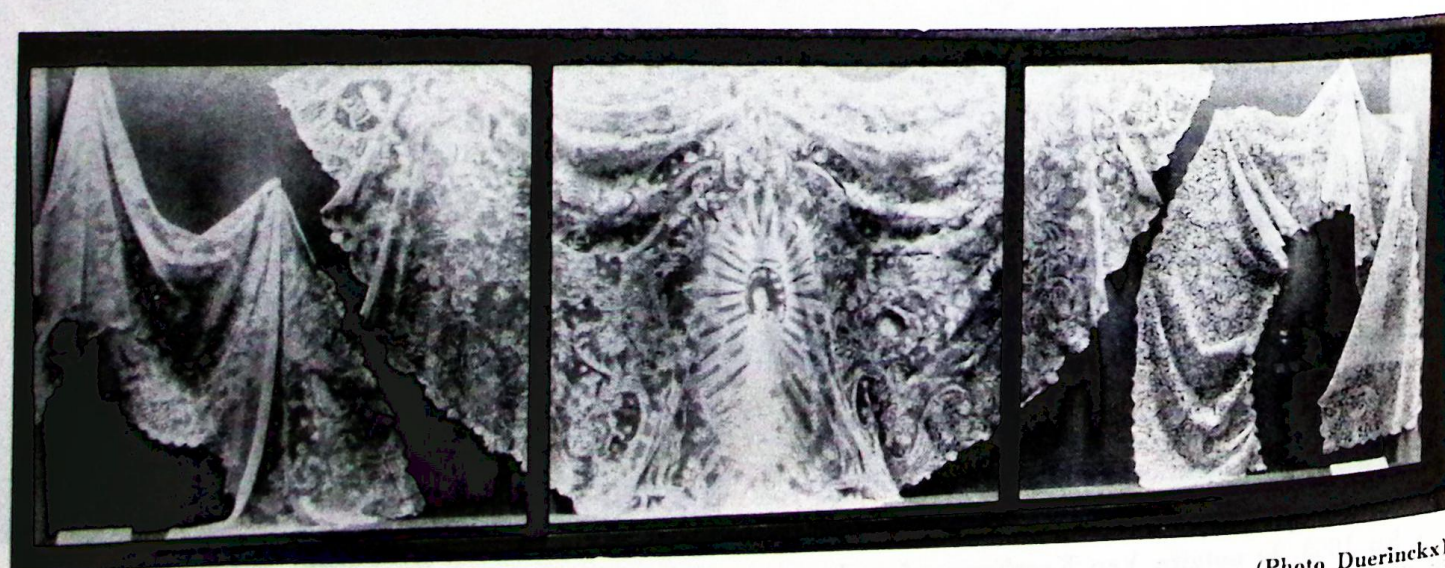
(Photo Duerinckx)

HAL — Vue générale de la crypte.

LORSQUE nous avons fait paraître dans le numéro « Brabant » de mai 1955 un article sur « Hal la Vieille » (1) notre but était de donner un bref aperçu historique de la ville de Hal même, mais, comme nous le disions alors,

(1) Edition flamande de « Brabant ».

il est difficile de parler ou d'écrire sur Hal sans mentionner le culte de la Sainte Vierge qui, évidemment, est la raison d'être principale de l'actuelle ville de Hal et même du bien-être matériel et de la grandeur spirituelle qui y règnent.



Dentelles, début du XVIII^e siècle.

(Photo Duerinckx)

Chandeliers en bois reconvertis d'appliques en argent. Style Louis XV. — Robe de la Vierge ornée de plaques en argent, 1724.

(Photo Duerinckx)

Par la même occasion nous avons prouvé que le titre de « Hal la Vieille » est justifié, mais que ceci n'empêche nullement qu'elle reste toujours aussi belle et fraîche.

Visitée et enviée non seulement en raison de son exceptionnel culte de la Sainte Vierge mais aussi du fait de sa situation typiquement brabançonne aux portes de la capitale et de la splendeur de sa majestueuse et magnifique Basilique, qui domine ville et environs. Cette Basilique, elle ne porte ce titre que depuis quelques années, est remplie de dons extravagants que lui ont faits rois, princes et autres grands de ce monde lors de leurs multiples visites.

Nous avons appris récemment par la presse que la veille de la Fête Nationale, à l'initiative du Conseil d'administration de la fabrique d'église Saint-Martin, diverses autorités ont inauguré officiellement la salle des Trésors, richement garnie, de la crypte gothique restaurée. Cet ensemble, dans un cadre gothique frappant, pourra dorénavant être admiré quotidiennement par les Hallois, pèlerins et touristes et on peut ajouter que Hal s'est enrichie d'une belle pièce d'art grâce au dévouement d'un groupe d'amateurs d'art et de gens de métier.

Cette crypte en elle-même est une merveille d'architecture. Elle est semi-circulaire et se trouve sous le chœur, auquel elle sert en quelque sorte de soubassement. Une colonne centrale soutient et étaye la voûte. Sur une hauteur de 1 m 75 elle est ceinte d'un cordon pourvu de huit petites têtes stylisées qui forment le chapiteau.

De gros contreforts se détachent sur son pourtour vers sept clefs de voûte, toutes différentes. Entre eux s'enfoncent des intervalles longs et étroits qui correspondent aux chapelles du chœur. Ces intervalles sont occupés par sept vitrines et le tout forme un cadre magnifique où l'éclairage moderne, bien adapté, les fait ressortir avantageusement, sans la moindre ombre.



(Photo Duerinckx)

Ostensoir en argent, vers 1513. Travail bruxellois. — Ostensoirs en argent, début du XVI^e siècle. — Bâton Masse de bedeau, début du XVI^e siècle. — Baguette de cérémonie, vers 1500. de cuivre. — Fanon de baleine avec ornements et montures d'argent.



Reliquaire (XV^e siècle) — Missel (XVII^e siècle). — Vases sacrés.
(Photo Duerinckx)

Avant, les remarquables œuvres d'art historiques, qui depuis plus de sept cents ans rendent hommage à Notre-Dame de Hal, devaient être sorties et montrées une à une et cela en valait bien la peine; en effet, princes, rois, gentilshommes et même le Pape Pie X ont déposé au pied de la statue miraculeuse les cadeaux les plus précieux.

Nous tenons à le répéter, c'est une collection rare, précieuse et de bon goût qui a été rassemblée dans ce bâtiment remarquable.

L'ensemble des vitrines qui contiennent les trésors laisse réellement une profonde impression du fait qu'il nous apporte le témoignage vivant de la grande piété des confréries, princes et autres grands, pour la vierge miraculeuse dont ils venaient implorer la grâce.

Il nous est difficile de décrire séparément toutes les pièces réunies ici. Nous sommes obligés de nous en tenir aux principales œuvres d'art qui ont été conservées jusqu'à ce jour et qui occupent une place d'honneur dans la crypte.

Pour commencer, un ostensor en argent doré, don de Louis XI, vers 1460, lorsqu'il était encore dauphin de France en exil en Belgique et résidait au château de Genappe. C'est le plus beau joyau de la salle des trésors. Cet ostensor est de conception symbolique, finement exécuté et est précieux comme souvenir historique. Il mesure 53 centimètres en hauteur (1). Cette œuvre d'art se trouve dans la vitrine numéro quatre.

Dans la vitrine à côté, sous le numéro 3, se trouve un autre objet de valeur, moins artistique mais plus célèbre, à savoir l'ostensor offert par le roi d'Angleterre Henri III avant que ce dernier ne se détachât de l'Eglise Catholique Romaine. Il est en argent doré (2) et lors du Congrès Eucharis-

(1) On peut trouver une bonne description de cette pièce dans le livre « Les orfèvreries anciennes conservées au Trésor de Hal » par l'abbé Fernand Crooy. Bruxelles 1910.
(2) Voir à ce sujet le travail de l'abbé Crooy.

tique de Londres, en septembre 1908, le Saint Sacrement a été présenté à l'adoration dans cet ostensor dans la chapelle principale de la cathédrale.

Dans la vitrine 1 se trouvent des chandeliers en bois recouverts d'argent laminé, style Louis XV, à côté d'une robe de Notre-Dame de Hal, ornée de plaques d'argent, datant de 1724 et offerte par la Confrérie brugeoise de Notre-Dame de Hal. Il y a lieu de remarquer qu'il existait de nombreuses Confréries de Notre-Dame de Hal, non seulement en Belgique, mais aussi à l'étranger et surtout en France.

Dans la vitrine 5 en voit une paire de chandeliers en argent, remarquables pour leur rareté et leur âge, et mesurant 0,525 m de hauteur. Un calice en argent doré, un plateau et deux burettes datant du premier quart du XVI^e siècle, dons de Johannes Schwicard, prince-évêque, électeur de Mainz. Puis encore une magnifique masse de bedeau datant également du début du XVI^e siècle, qui est un des plus précieux objets du Trésor, ainsi qu'un calice en argent doré, don des Margraves de Montlezun, des couronnes de la Sainte Vierge et un Enfant Jésus en argent doré ciselé, orné de pierres précieuses, datant du XV^e siècle, six chandeliers en argent doré et un reliquaire du début du XVII^e siècle.

En dehors des vitrines, on aperçoit encore une croix en bois recouverte d'argent laminé, sur un socle du même genre, un sceau de l'orfèvre J. Verswijnen, don du duc Philippe d'Arenberg en 1621, et autres joyaux, reliquaires, croix, calices et encensoirs.

Parmi les valeurs d'un autre genre, nous voyons un tout beau spécimen de reliure : un missel orné d'argent sur fond de velours rouge, don de Florent de Noyelles (en 1617), Comte de Marle, Seigneur de Rossignol.

Le Livre d'Or de la Confrérie de Notre-Dame de Hal mentionne la date de 1344. En dehors des privilèges de l'Eglise de Hal, on y trouve le récit de miracles très variés, de prières et de psaumes des Confréries, ainsi que les noms de l'Empereur Charles de Bavière et du roi Edouard III d'Angleterre.

Une autre vitrine contient une robe en dentelles offerte par la Confrérie Bruxelloise de Hal en 1751, et un manteau en dentelles de Notre-Dame de Hal, offert par le Petit Serment de Bruxelles, en 1765.

Au milieu de la crypte on peut encore observer la particularité suivante : un tronc d'arbre, vieux de plusieurs siècles, planté dans une cage de verre et qui se trouvait dans l'ancienne église, devant le chœur. Ici aussi, il a été obtenu un bel

effet de lumière grâce à des projecteurs dissimulés.

N'oublions pas de mentionner les deux magnifiques calices offerts par S.S. le Pape Pie IX et par notre reine Marie-Henriette, et le ciboire, don de S.S. le Pape Léon XIII.

De nombreuses autres pièces n'ont pu être exposées à cause de leur hauteur ou volume mais on espère pouvoir trouver un local mieux approprié où l'on pourra exhiber tout le trésor ou mieux toutes les richesses de la Basilique aux amis de la paix et de l'art du royaume de la Sainte Mère de Hal.

Mais n'importe quel connaisseur peut goûter ici le véritable art : la belle crypte gothique est accessible au public tous les jours, moyennant une



(Photo Duerinckx)

Ostensor-Reliquaire (don de Louis XI).

Calice, plateau et ampoules en argent doré (premier quart du XVII^e siècle), travail bruxellois. — Calice en argent (vers 1750), Louis XV, travail bruxellois. — Calice en argent doré, Louis XVI, 1760, travail parisien. — Ciboire en argent doré, 1670.

petite contribution. A noter que toutes les inscriptions sont faites en quatre langues.

Nous pensons avoir ainsi rendu aux promoteurs de cette entreprise, sous la direction capable et la collaboration bienveillante de M. Brigode, professeur d'archéologie à Louvain, l'hommage qu'ils méritaient.



(Photo Duerinckx)

Chandeliers en argent (XVI^e siècle). — Chrismale en argent (fin XV^e s.).
Boîte à huile bénite (XV^e siècle), retravaillée au cours du XVII^e siècle.
Reliquaire en argent avec voile de Notre-Dame (XVII^e siècle).
Ciboire en argent (XVI^e siècle).

En dehors de ces belles œuvres d'art il existait, dans les siècles passés, nombre d'autres souvenirs comme : des images sur parchemin, papier de soie, des drapelets, des médailles en tous métaux, des anneaux que les fidèles venaient chercher ici et répandaient dans le pays entier. Il y aura peut-être encore moyen d'en rassembler

de l'avis de grands artistes, sont de véritables chefs-d'œuvre de gravure.

Si pareille collection pouvait venir compléter le Trésor, elle aurait, à notre avis, belle allure à côté des plus beaux témoignages de princes, rois et gentilshommes, dans cette magnifique crypte gothique.

REMY DE ROECK.

une collection qui viendrait alors enrichir le nouveau musée.

Dans le temps, les croyants qui accompagnaient la procession portaient de petits drapelets triangulaires en soie ou parchemin, dont le plus ancien remonte à 1549. La plupart datent du XVII^e et XVIII^e siècles. Certains de ces drapelets,

Vieux villages Brabançons

BRAINE-L'ALLEUD

IL est encore en notre plantureux Brabant bien des sites méconnus et bien des villages intéressants qui attendent toujours votre visite. Ainsi en est-il des environs de la capitale du roman país où abondent les ravissantes promenades et les vieux hameaux poétiques.

Ce n'est qu'apparemment que certains villages, assez modernisés, semblent avoir perdu leur pittoresque. C'est le cas de Braine-l'Alleud proche de Waterloo et peu éloigné d'Alsemberg et de son église remarquable, d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac et de son abbaye norbertine.

Non seulement nous avons trouvé à Braine-l'Alleud un sanctuaire des plus intéressants mais encore y avons-nous fait de bien délicieuses promenades. L'une d'elles nous a menés au prieuré de l'Ermite dont il subsiste des bâtiments et une ravissante chapelle que notre regretté confrère l'abbé Thibaut de Maisières restaura avec amour.

Deux curiosités retiendront l'attention de ceux qui s'intéressent à la technique. L'aqueduc monumental édifié par la société des eaux de la ville de Bruxelles, en 1858, et le viaduc du chemin de fer, long de seize arches.

UN PEU D'HISTOIRE...

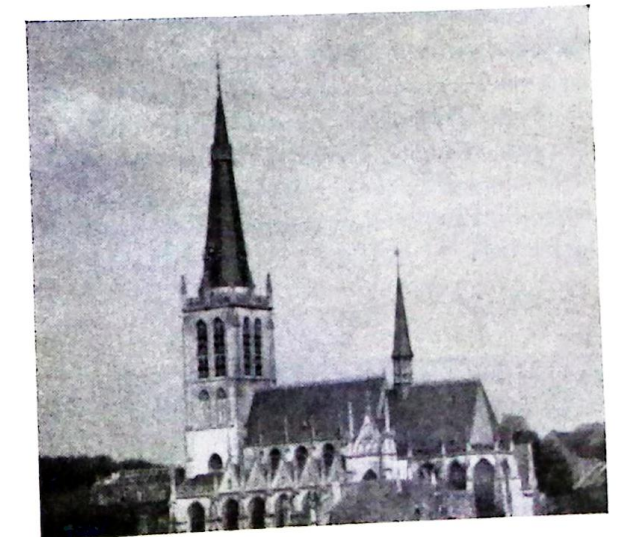
Elles sont trois communes de la même région à porter le nom de Braine : Braine-le-Château et Braine-l'Alleud, en Brabant, et la villette Lennuyère de Braine-le-Comte qui relevait des comtes de Hainaut.

Braine-l'Alleud, citée pour la première fois au XI^e siècle dans les Miracles de saint Guibert semble bien avoir possédé les caractères d'alleu comme son nom l'indique. En tous cas les autochtones jouissaient au XIII^e siècle déjà de beaucoup de libertés. Ils possédaient aussi une halle, un hôpital, une léproserie et, le 18 janvier 1391, la commune de Braine scella à Cortenberg son union



(Photo de Sutter)

Le Lion de Waterloo est situé sur le territoire de Braine-l'Alleud...



(Photo de Sutter)

Alsemberg et son église ducal en sont proches...



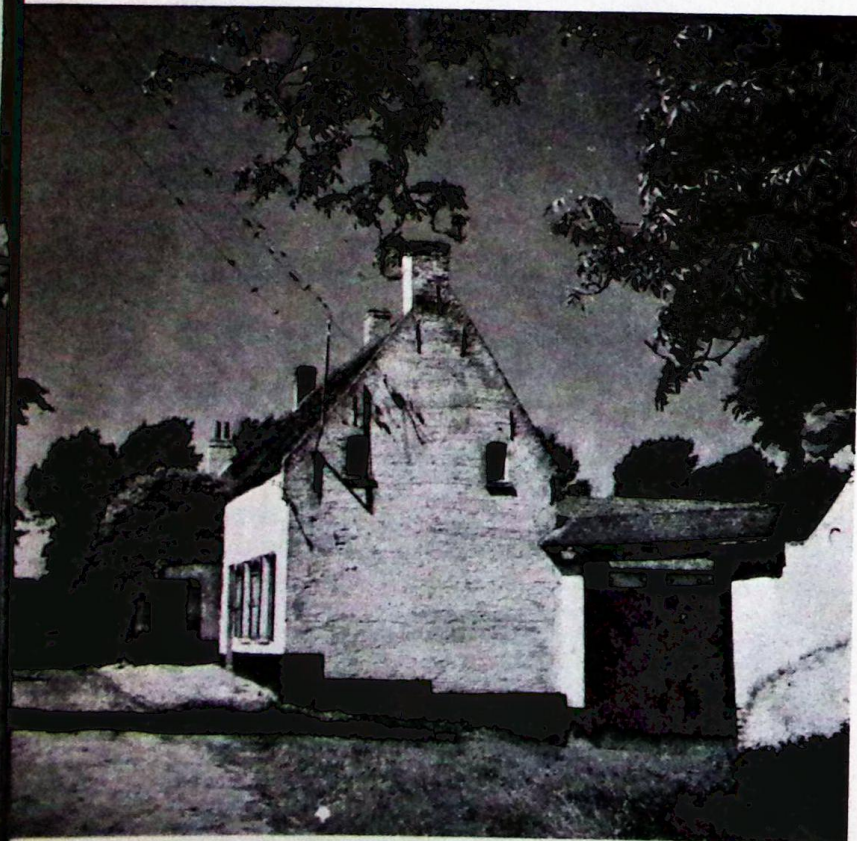
(Photo de Sutter)

... et Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, voisine pacifique, possède une très belle abbaye norbertine...

aux villes et franchises brabançonnnes. Il s'y trouvait aussi une seigneurie et un château accordés en fief par le duc de Brabant à Colard de Barbençon en 1312.

Mais la famille de Barbençon possédait Braine depuis un certain temps déjà. En 1278 Colard de Barbençon faisait usage d'un sceau ayant les mêmes armoiries que celles accordées par arrêté royal du 25-5-1838 à la commune de Braine-l'Alleud. C'est-à-dire : « *D'or à 14 tringles d'azur à 3 lions du champ sur le tout.* » C'est en fait, une brisure des 3 lions d'or de la vieille et très noble famille des Barbençon.

Braine-l'Alleud passe aux Enghien dans la seconde moitié du XIV^e siècle puis, par mariage en secondes noces de Marguerite d'Enghien, dame de Braine-l'Alleud et Plancenoit, avec Henri de Witthem, sire de Beersel, le 29 janvier 1443, à cette dernière famille. De cette seigneurie de Braine-l'Alleud relevaient alors 45 hommages et 17 pleins fiefs.



(Photo De Meyer - C.G.T.)

BRAINE-L'ALLEUD.

Ferme de la chapelle de l'Ermite.

Leur petit-fils, Henri III de Witthem, est celui-là même qui eut des démêlés célèbres avec les Bruxellois qui anéantirent non seulement son bel hôtel de la rue du Lombard, non loin de notre Fédération du tourisme, mais aussi le fier castel de Beersel. Ils brûlèrent aussi le bourg de Braine-l'Alleud mais, raconte Molinet dans ses chroniques, le château fut pris sans dommages faute de poudre à canon.

Ceci permit à Philippe de Witthem, fils d'Henri III, d'y résider pendant la reconstruction du château de Beersel. Ce seigneur et son épouse, Jeanne de Halewijn, reposent sous un beau cénotaphe dans le collatéral droit de l'église paroissiale de Braine-l'Alleud. Marie, unique héritière des Witthem, épousa Henri de Berghes « mestre de camp général » des armées du roi au début du XVII^e siècle.

Braine-l'Alleud passa plus tard, par alliance, aux Cusance et notamment à la célèbre et toute belle Béatrice de Cusance et, par elle, aux ducs de Lorraine.

Une gravure, publiée dans l'ouvrage de Le Roy en 1696, nous montre le château de Braine-l'Alleud entouré d'eau, hérissé de pignons à gradins, de poivrières et de pont-levis. Il a été en grande partie démoli vers 1810. Dans la salle du conseil de l'hôtel de ville néo-gothique, élevé en 1891, selon les plans de l'architecte de Decker, se trouvent rassemblés les blasons des illustres Maisons qui furent seigneurs de Braine-l'Alleud.

UN SANCTUAIRE EMOUVANT...

L'église de Braine-l'Alleud relève de deux styles bien différents : le gothique et le classique. Nefs et tour sont bâties en briques, transept et chœur en pierres de taille. En plan, c'est une croix latine pourvue d'un chœur à large déambulatoire moins élevé que le chœur proprement dit qui est à chevet pentagonal. Cinq chapelles à trois pans se greffent sur ce déambulatoire. Un double rang de cinq colonnes en pierres de taille à chapiteaux séparent la nef des bas-côtés; deux autres colonnes du même type occupent le milieu du transept dont chaque croisillon est divisé en deux chapelles. Extérieurement, ces croisillons sont surmontés de balustrades de pierre. Des contreforts en briques ou en pierres renforcent les murailles.

Toute l'église est couverte de voûtes en briques sur croisées de pierre.

Toute cette église gothique date de 1555, millésime qui se trouve gravé avec un maillet sur une colonne engagée à l'angle du transept nord et du bas côté. En 1742, on rebâtit les nefs en briques sur les anciennes bases de pieux puis, en 1763, la tour qui comprend six étages de briques séparées par des cordons de pierre.

A la droite du chœur se trouve le double gisant posé sur une table en pierre de granit de Philippe de Witthem († 1523) et de sa femme Jeanne de Halwijn († 1521) entouré de blasons, notamment des Witthem qui blasonnaient « *d'argent à la croix engrelée d'azur* ». De belles boiseries de style Louis XV en chêne, entrecoupées de confessionnaux, entourent les bas-côtés. Un tableau de P. J. Verhaeghen représente « La présentation au temple ». A remarquer également : un buffet d'orgue en chêne du début du XVI^e siècle, la chaire de vérité (1644), une belle croix de procession et un très beau plat de reliure aux poinçons de Lorraine et diverses pierres tombales.

UN GRAND CARDINAL ET UN ACTIF MISSIONNAIRE...

Dans la chapelle des fonts, installée au croisillon méridional, une plaque indique qu'en cet endroit, le 25-11-1851, fut baptisé le cardinal Mercier, fils de Léon Mercier et de Marie-Barbe Croquet. Dans une vitrine est déposée la crosse du prélat et, plus loin, une autre inscription rappelle que son oncle, Adrien S. Croquet, missionnaire aux Amériques, en Orégon, fut également baptisé ici, le 10-4-1818.

Les Mercier, établis dans ce pays depuis longtemps, étaient parmi les notables de l'endroit. Le grand-père du cardinal fut longtemps maître

de Braine-l'Alleud. L'un de ses fils devint directeur général au Ministère des Finances; l'un de ses neveux fut ministre. Un autre de ses fils fut un peintre bien doué avant de devenir industriel. Il vécut à Paris la vie joyeuse de la bohème de son temps et, à son retour au pays, se maria et eut neuf enfants dont le cinquième, prénommé Désiré, devait devenir primat de Belgique.

Excellent élève au séminaire de Malines où il se livra à une étude approfondie de l'œuvre de saint Paul, puis à Louvain, le jeune Mercier jeta bientôt les fondements du néo-thomisme et, à 31 ans, se vit confier la chaire de philosophie thomiste à l'Alma Mater. En 1893, il fonde l'Institut supérieur de Philosophie où affluent les étudiants des quatre coins du monde.

Son enseignement, il l'a cristallisé dans ce monumental « *Traité de Philosophie* » que nous avons lu et relu avec le même intérêt soutenu. En 1906, le Pape l'appelle à l'archevêché de Malines et lui confère la pourpre cardinalice. Son



(Photo Ooms)

BRAINE-L'ALLEUD.
L'Ermite, dite Notre-Dame à la Rose.

œuvre fut, du point de vue religieux, de la plus grande importance, mais il ne nous appartient pas de l'analyser ici.

Pour tous les Belges, le Cardinal Mercier reste, avec le Roi Chevalier et le bourgmestre Adolphe Max, le symbole de la fière résistance à l'envahisseur. Braine-l'Alleud garde pieusement le souvenir de celui qui fut à la fois un éminent philosophe, un grand cardinal et un ardent patriote.

UNE JOLIE CHAPELLE MONASTIQUE...

Le touriste qui s'arrête à Braine-l'Alleud se doit d'aller jusqu'à l'Ermitte, visiter la chapelle du prieuré de Notre-Dame à la Rose



(Photo Ooms)

BRAINE-L'ALLEUD — Remarquable « Christ aux Outrages », fin du XVI^e siècle.

Le lieu fut d'abord occupé par un moine de Gembloux puis par un prieuré de chanoines régulières de saint Augustin de la congrégation de Windesheim, fondé ici en 1399. Un incendie ayant détruit le prieuré de Jericho en 1456, les religieuses s'établirent à Bruxelles, au quartier Sainte-Catherine. Néanmoins, le prieuré brainois ne fut supprimé qu'en 1783, par ordre de Joseph II. Il en subsiste une chapelle de style gothique où alternent les lits de pierres et de briques. L'année 1617 se lit sur la charpente et le millésime 1743 sur le plafond.

Le mobilier est intéressant. On y verra notamment une Notre-Dame à la Rose polychromée, d'époque romane, des fonts baptismaux romans du XII^e siècle, un Christ aux Outrages (fin XVI^e siècle), un tabernacle en pierre du XV^e siècle, des statues de saint Augustin (XVI^e siècle) et de saint Roch (XVIII^e siècle).

DES HEURES EPIQUES...

Il n'est pas inutile non plus de rappeler que la bataille de Waterloo s'est, en grande partie, déroulée sur Braine-l'Alleud. Le lion fameux est également situé sur cette commune.

La ferme d'Hougoumont est aussi un des hauts lieux de l'Histoire.

C'était alors un château, le château de Goumont, qui avait été bâti au XVI^e siècle par Hugo de Somerel. Il constitua la position clef des Britanniques et plus de 25.000 hommes furent lancés à sa conquête. Plus de 6.000 hommes, tant Anglais que Français, trouvèrent la mort en cet endroit et y reposent. On pense à cette phrase célèbre dictée à Sainte-Hélène : « La terre paraissait orgueilleuse de porter tant de braves ».

C'est d'ailleurs ici que la célèbre bataille commença par les assauts français dirigés par le prince Jérôme qui avait, bien inutilement d'ailleurs, outrepassé les ordres de son frère.

Du château de Goumont, incendié par les obusiers français il ne reste que la chapelle où se montre encore le Christ dont les pieds furent brûlés et la célèbre muraille de briques rouges.

Bien des ombres illustres errent ici. Je pense, entre autres à Byron, écrivant ici son « *Childe Harold* » et à Hugo, qui y composa les plus belles pages des « *Misérables* ».

EMILE POUMON.

LE CHATEAU DE HORST A RHODE-SAINT-PIERRE

NOTRE premier article, paru en cette même revue, était surtout consacré à l'historique du château de Horst. Sans insister davantage sur la valeur artistique de ce château restauré, notre article avait été conçu comme une introduction aux environs de Rhode-Saint-Pierre en tant que centre touristique.

A présent qu'il est question de restaurer sérieusement le château de Horst, il me semble opportun d'examiner cet édifice de plus près.

En ce qui concerne l'historique du château, je me permets de me référer à l'article, paru en

septembre dans « *Brabant* », sous le titre « A travers Rhode-Saint-Pierre ». Il y a surtout été question de la place que les seigneurs de Rhode ont occupée dans l'histoire locale. En vous donnant une description de l'intérieur du château, nous espérons compléter cet article, où ces éléments faisaient défaut.

Dans ses « *Ruines et Paysages de Belgique* » (1), le folkloriste et poète d'expression française Eugène Gens s'est intéressé, il y a plus d'un siècle, au château de Horst. Il est à déplorer que l'on dispose ici plus d'une évocation poétique

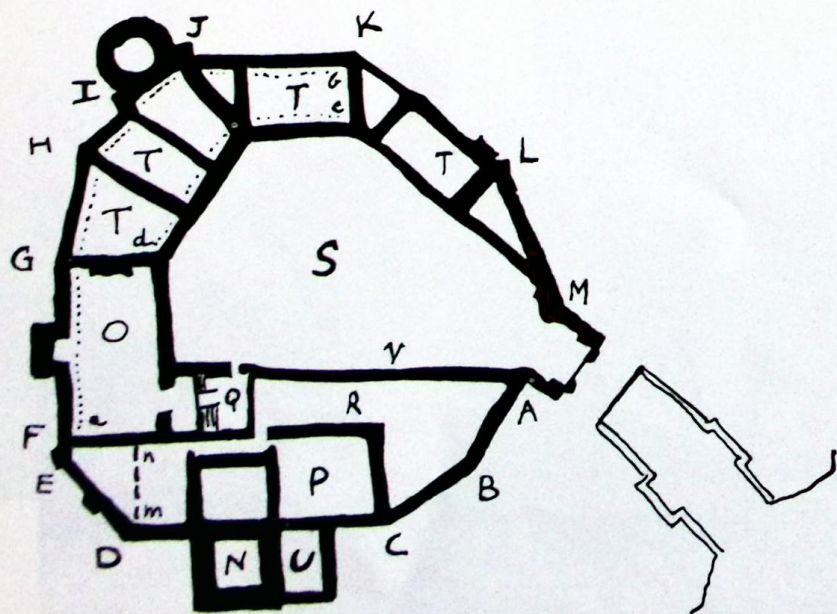
Le château de Horst, entouré de douves.

(Photo de Sutter)





La cour intérieure du château. (Photo de Sutter)



que d'une présentation réelle de ce château. Si les considérations d'Eugène Gens s'avèrent fondées, la seigneurie de Horst doit, à l'époque déjà, avoir perdu beaucoup de son prestige sous la griffe du temps. Il faut d'ailleurs signaler que cette description contient des éléments dont l'inexactitude est frappante. Je ne manquerai pas de signaler ces erreurs à l'attention du lecteur.

« Sans nul doute », ainsi débute Eugène Gens, « la partie la plus ancienne est constituée par cette haute tour, dorée par la mousse et dont le pied est ceinturé par les bras noueux du lierre. Le fait qu'elle était une tour de retraite lui a valu le nom de donjon. Ses longues et étroites barbacanes, ses quatre gargouilles, taillées en coulèvre comme celles des cathédrales, les traces de meurtrières, visibles au bord de la toiture, font ressortir le caractère essentiellement militaire et féodal du XIII^e siècle. Le poste d'observation, qui a pris la forme d'une petite échanguette, paraît être d'une date plus récente.

» Près de la porte d'entrée se trouvent les ruines de deux tours rondes qui, selon toute vraisemblance, remontent à l'époque de l'érection du donjon. Sans doute servaient-elles à protéger le pont-levis. Les autres bâtiments, dont le plan présente la forme d'un pentagone irrégulier, ont été construits à une époque plus récente. Ces balcons en saillie, ces fenêtres cruciformes à petites vitres, ces toitures en pointe, ces pignons, cette tour ronde avec ses baies étroites et cette maçonnerie en briques régulières, entrecoupée de bandes de pierres blanches parallèles : cet exemple de l'architecture espagnole peut tout au plus remonter à l'époque d'Albert et Isabelle.

» La cour, tout comme les bâtiments environnants, a la forme d'un pentagone; chaque pan de la façade intérieure est couronné d'un pignon, où se trouve encastrée une haute lucarne (2).

» Le sommet de chaque pignon est décoré d'un grand lion en pierre, serrant un bouclier entre ses griffes.

Plan du château de Horst.

N : Donjon; P : Salle des religieuses; D : Salle des chevaliers; Q : Escalier donnant accès à la salle des chevaliers; RS : Cour; V : Mur de clôture actuel; U : Cure; T : Appartements divers; m.n. : Mur avec pignon; : emplacement des meurtrières dans les combles.

Sur la tour de vigie on voit encore distinctement les créneaux qui furent reconstruits ultérieurement.

(Photo de Sutter)

» Entre les fenêtres des étages, des barbacanes étroites permettaient aux assiégés de tirer dans la cour.

» Ensuite il y a le grand vestibule, pavé de pierres inégales. En face de la porte s'élevait, à plus de dix pieds du mur, un manteau de cheminée monumental, décoré de moulures en plâtre dans le style du XVII^e siècle. Une autre porte, dont l'encadrement avait été exécuté dans le même style, donnait accès à une petite chapelle (4). Au-dessus de la porte on pouvait lire : « Janna Coeli » (5). La chapelle se trouvait dans le même état de vétusté que le vestibule. Deux prie-Dieu démolis gisaient devant l'autel, au-dessus duquel se trouvait un fragment de tableau à peine visible.

» Deux statuettes de Saints et un énorme missel, dont le fermoir avait verdi par suite de l'humidité, reposaient sur l'autel; depuis plus d'un demi-siècle aucune cérémonie religieuse n'y avait été célébrée.

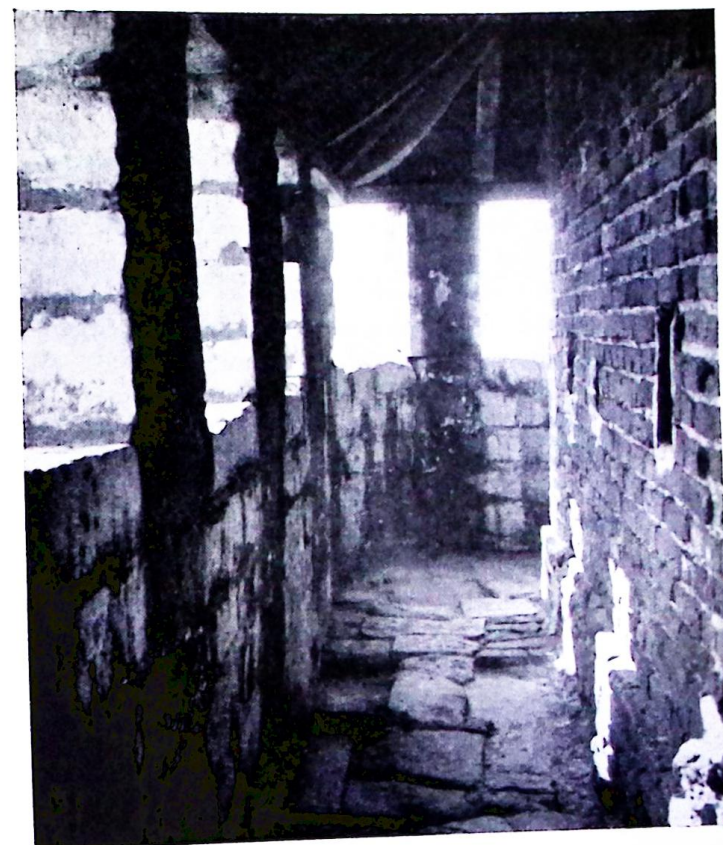
» Un escalier, taillé dans l'épaisseur du mur du donjon, conduisait à une tour de guet en forme de poivrière, servant à l'heure actuelle de pigeonier.

Ainsi Eugène Gens. Dans l'ouvrage d'Edmond Poullet se trouve encore une lithographie, ayant pour sujet le château de Horst à Rhode-Saint-Pierre (6). Elle est due à la main de L. Van Petegem et fut exécutée au mois de juillet 1864.

A l'heure actuelle le château de Horst comprend un complexe de bâtiments en briques, qui donnent tous sur une cour splendide. Une lourde tour carrée, exécutée en pierre blanche, semble avoir été construite tout contre le donjon antérieur. Selon les renseignements, fournis par Rutot au rédacteur du petit livre « Le Château de Horst » (7), la pierre blanche du château de Horst serait du grès « à mommulites variolaria » de l'étage lédien. Il est de notoriété que seul le moyen âge a connu cette pierre en tant que matériel de construction. Pour la construction du

(Photo de Sutter)

Deuxième travée, médaillon de gauche : Céphale retire un javelot de la poitrine de Procis mourante.



château, il fut également fait emploi du grès ferrugineux qui, selon toute probabilité, aurait été extrait des carrières qui auraient existé jadis à Wezemaal.

En examinant le château du côté extérieur, on constate immédiatement qu'il présente une forme dodécagonale. Etudions le plan du château. Du côté AM se trouve une partie faisant saillie ; elle conserve encore les vestiges d'une paire de tours qui doivent avoir servi à défendre l'entrée vers la cour.

Du côté C à D, vu en oblique, on trouve le donjon. On est d'accord pour affirmer que ce donjon a été construit avant les autres bâtiments.

De F à G on remarque une petite bretèche, destinée à égayer la salle O. Du côté I à K on distingue également une petite tour en saillie (5 m 20 de diamètre), dont la silhouette se ter-

mine en un toit pointu. Cette trouvaille a permis de rompre l'uniformité des façades.

Signalons ensuite les deux contreforts, dont l'un se trouve du côté D E, tandis que l'autre fait saillie au point E. Un troisième contrefort constitue également une partie en saillie, située au point L du dessin.

Appuyées contre la tour, du côté de la ligne IR, se trouvent les commodités.

La tour la plus ancienne est le donjon, dont le côté ne mesure pas moins de 6 m 20 du côté extérieur, et qui, comparé aux autres pans du mur, fait saillie sur une distance de 5 m 90. A la base de cette tour fut aménagée une chapelle qui, d'après la décoration intérieure, doit avoir été construite au cours du XV^e siècle.

Les trois étages supérieurs de cette tour, dans laquelle plusieurs meurtrières furent aménagées à des fins défensives, étaient séparés entre eux par des planchers.

Ces planchers ont disparu, mais les traces en sont encore visibles et permettent au visiteur d'atteindre les plus hauts recoins de la tour.

En dehors du fait que le château a été incendié à plusieurs reprises par les hordes étrangères et qu'il a dû leur servir de rempart, il est permis d'affirmer que le château a été complètement restauré par Louis Pinnoc au milieu du XVI^e siècle.

A la salle des chevaliers se trouve une peinture murale représentant des scènes d'origine mythologique. Un des sujets de cette fresque semble avoir été emprunté aux Métamorphoses d'Ovide, c'est-à-dire la fable de Narcisse. On y voit le demi-dieu, se mirant dans l'eau. A l'arrière plan se dresse un personnage féminin, levant les bras au ciel. Ce doit être la naïade Echo.

Répudiée par Narcisse,

elle s'était retirée dans la montagne d'où, pendant de longues années, elle faisait monter son insupportable complainte vers la résidence des dieux.

Une partie de la fresque est consacrée à l'histoire de Céphale et Procris. On y voit Procris, épouse de Céphale, offrant un javelot et un chien à son époux. A gauche se trouve la scène où Céphale retire le javelot du corps agonisant de Procris.

Procris, qui soupçonnait son époux d'avoir des relations extra-conjugales avec la belle Aurore, l'épiait continuellement. Un jour Céphale, parti à la chasse, aperçut une vague forme derrière un buisson et lança aussitôt son infailible javelot. Mortellement atteinte, Procris expira dans les bras de Céphale en suppliant son malheureux époux : « Ne permets pas à Aurore de prendre ma place d'épouse ». Pour Christine de Pisan l'aventure de Procris n'était que le juste châtiment des épouses méfiantes et elle leur donna ce conseil en vers :

« Ne te chaille de nulle gaitier
Mais t'en vas toudi ton
[sentier] »

Une troisième scène nous retrace l'histoire de la Toison d'Or. A droite, on voit Médée, conduisant Jason aux herbes magiques en passant par le temple d'Hécate.

Une quatrième et dernière scène représente le jugement du roi Midas. Celui-ci, ayant préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon lors d'un concours de musique, s'attira le courroux du dieu qui, sans autre forme de procès, lui infligea une paire d'oreilles d'âne.

Cette peinture murale peut être considérée comme une œuvre rare en notre pays et elle serait la seule, en supposant que mon hypothèse s'avère fondée, dont l'état de conservation est quasi parfait.

En effet, la plupart des peintures murales ont eu à souffrir des conditions atmosphériques et de l'humidité, qui ont souvent provoqué une détérioration et un effritement irrémédiables.

A. VERELST.

(1) Gens Eugène, « Ruines et paysages de Belgique », Bruxelles, 1848.

(2) Les toits, munis de corniches, sont pourvus de lucarnes dans les pignons.

(3) Ces barbacanes (ce terme est inexact) sont de petites ouvertures cylindriques que l'on aperçoit aussi bien dans les façades de la cour que dans les façades extérieures.

(4) La chapelle du château se trouve en réalité au rez-de-chaussée.

(5) En d'autres termes : « La porte du ciel ».

(6) Pouillet, Edmond, « Sire Louis Pinnoc, patricien de Louvain », Louvain, 1861.

(7) Anonyme, « Le Château de Horst », Bruxelles, 1950.



Troisième travée, médaillon de gauche : Jason assoupit le monstre qui garde la précieuse Toison d'Or.

(Photo de Sutter)



(Photo de Sutter)

La quatrième travée représente le jugement de Midas qui avait préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon.

NOS ANCETRES ET LA CUISINE



Si l'on en juge par l'anathème que lança saint Bernard, contre nos arrières et plus arrières grands parents, il faut croire qu'ils étaient des gourmands et même des gloutons. Jugez-en : « Les cuisiniers mettent tant d'art dans leurs préparations que l'on désire quatre ou cinq plats de suite sans que la satiété diminue l'appétit. Nous dédaignons les aliments simples, tels que la nature nous les offre pour nous gaver de mélanges bizarres, laissant les choses offertes par la divinité pour exciter la gourmandise par une combinaison de saveurs. On prend soin de donner aux aliments un aspect agréable afin de flatter la vue en même temps que le goût, la curiosité n'est à peine assouvie, même lorsque l'estomac témoigne de sa plénitude, que l'on s'efforce d'engloutir encore, de s'éblouir les yeux, de se faire chatouiller le palais afin de pousser plus loin le culte de la gourmandise. » Voilà, il est donc certain que ceux qui méritaient pareil anathème, devaient faire leur ordinaire de mets compliqués et savoureux.

Mais comment s'y prenaient-ils pour préparer ces raffinements culinaires, alors qu'ils ne possédaient pas un matériel comme nous le connaissons actuellement ? Ils en étaient encore à la broche, maniée par un « escholier », d'après ce que nous dit un tableau de Bartsoen, exposé au Musée de Bruxelles, et qui nous montre un jeune homme, l'écritoire à la ceinture, assis sur un tabouret, occupé à tourner une broche, besogne qui ne devait lui plaire qu'à moitié, dit Henri Hachez dans son beau livre sur la cuisine à travers l'Histoire.

Il relate qu'un vieil auteur disait, qu'au sortir de l'école, les gosses, de crainte de devoir tourner la broche, allaient vagabonder, au risque d'aller se coucher sans souper. Plus loin, il cite en extrait, un livre portant le titre assez singulier de « *Roti Cochon* » et édité en 1680. Une gravure représente la broche tournée par un gamin et porte comme légende : « Friand point ne sera, ni gourmand, ni ivrogne, la paresse fuira, qui te cause vergogne,

fais tourner la broche si la mère le commande, fait bouillir le pot si tu vois qu'il est nécessaire, ne sois point chaton, goinfre, ivrogne et paresseux. » Il est évident que ces sages conseils n'étaient guère suivis, et nos lascars se conduisaient



à table d'une manière telle, que des manuels de bienséance durent être publiés, et contenant entre autres conseils, celui de ne pas remplir son ventre au point de devoir « roter », de ne pas toucher à son nez avec la main qui doit prendre la viande dans le plat, de ne pas s'essuyer les mains sur son vêtement, etc.

Peut-être qu'avec un peu de variante, ces conseils seraient encore d'actualité.

Dans un menu de gala, trouvé dans les archives de Saint-Quentin, dit Hachez, on trouve les plats suivants : « Potage de poulet bouilli aux pois. Pâté de volaille. Un oison pour deux. Tronçons de carpes et de brochets, sauce verte. Bœuf à la moutarde. Pain, persil, gingembre délayé dans verjus et vinaigre. » Ce premier service, dénommé « mets » était suivi de présentations de tartes, gâteaux, semineaux (sorte de pâtisserie), fromage mol et doux, confitures, compotes, fruits confits, oublis, nielles, gaufres, le tout arrosé d'hypocras, vin sucré, aromatisé d'épices.

Tous ces mets disparaissaient dans les estomacs des convives puis, après avoir débarrassé les tables, on apportait des fleurs et, au milieu de ronflements et de « rots » plus ou moins discrets, les discours commençaient.

Des repas de quatre services de douze plats, qui faisaient se mettre les invités à table à six heures du soir pour s'y trouver encore à l'aube et qui étaient éclairés par des torches de résine. Des intermèdes, permettant de digérer tant soit peu, étaient constitués par des jongleurs, troubadours, comédiens et même des féeries montées avec un luxe coûteux.

Les mets étaient présentés sur des plats d'or et d'argent, ciselés avec art par les maîtres de l'époque, jade, rubis, émeraudes, orfèvreries de grand luxe étaient exposés sur table, chaque plat était annoncé par des sonneries de trompes et de cors de chasse, et l'art culinaire était ainsi placé à un rang qu'il a bien perdu depuis, car aussi somptueux que soient les banquets actuels, ils paraissent bien simples en comparaison.

Mais y mangeait-on vraiment bien, les plats étaient-ils composés avec art et science, comme ils le furent plus tard sous le règne de Carême et autres grands maîtres ? On a bien essayé de faire de la cuisine rétrospective, mais il fallut reculer devant l'impossibilité de se procurer les épices de l'époque, devant l'absence d'estomacs, capables de digérer pareilles mixtures, et aussi du peu d'hygiène que représentaient pareilles goinfries.

Car, il faut tout de même reconnaître, que des gens restant huit à dix heures à table, engloutissant des aliments de tous genres et dans des quantités invraisemblables, puissent être encore capables de déguster et de conserver leur raison, alors que le liquide était aussi abondant que le solide, et d'une composition que les moins difficiles refuseraient aujourd'hui. Il en ressort une impression que ce qui est loin apparaît toujours comme fantastique et imposant.

Quant aux qualités des préparations, nous n'avons comme preuve que les récits faits par les

écrivains du temps jadis, en ayant les mêmes goûts et en bons pique-assiette, ayant table gratuite, ils ne pouvaient dire du mal de ce qu'on leur



distribuait avec tant de largesse, ce qui n'a du reste guère changé de nos jours.

Les exploits de nos robustes paysans qui, à l'occasion d'une kermesse aux boudins ou autre occasion de mangeaille, savent faire disparaître pas mal de victuailles et de liquides, n'arrivent



Dessins de G. Van Assel

pas à la hauteur des goinfries de jadis et pourtant, il ne semble pas que la race aurait décliné. Dame Faculté nous dit, au contraire, qu'elle a fait des progrès. En tout cas, rien ne vous empêche d'essayer.

GASTON CLEMENT.

Hoeilaart

fête des vendanges

IL est de règle, dès qu'une région, une ville, voire une bourgade, acquiert sur le plan historique, économique, touristique ou simplement gastronomique, une notoriété quelconque, de juxtaposer à son appellation d'origine une dénomination particulière susceptible de la caractériser aux yeux des visiteurs. Ces attributions, souvent gratuites et distribuées au petit bonheur par des individus en mal de sensationnel, ont déjà donné lieu à des rivalités parfois acerbes entre localités voisines qui en revendiquaient toutes l'exclusivité.

Hoeilaart, dans ce domaine, est resté à l'abri de la tourmente. Nul ne conteste, aujourd'hui, le surnom de « cité de verre » qui fut octroyé à cette commune, voici quelques années déjà, et avouons qu'elle n'a pas usurpé ce titre. Pour s'en convaincre, il suffit, en sortant de Bruxelles,

d'aborder la coquette villette par l'une des trois voies d'accès les plus classiques : Groenendaal, Notre-Dame-au-Bois ou Notre-Dame de Bonne-Odeur.

Aussitôt franchie la lisière de la Forêt de Soignes, s'étalent sous le regard du voyageur toute une théorie de locaux vitrés. On les voit partout, dans le creux des vallons, agrippés au flanc des côteaux ou curieusement accrochés au bord des dépressions argilo-sablonneuses du sol.

On compte, à l'heure actuelle, plus de treize mille de ces serres pour une population totale de 6.600 habitants, soit la moyenne non négligeable de deux serres par individu, soit aussi un total huit fois supérieur au nombre de bâtiments et cela dans une commune où la surface non boisée n'est que de 843 hectares.

Certains critiques ont prétendu que l'apparition de l'industrie viticole avait détruit à jamais le pittoresque des sites dont fourmille cette région baignée par l'IJse, ce ruisseau frais et capricieux qui prend sa source non loin de là, dans le vallon de Groenendaal.

Ne serait-il pas plus exact de dire que si la contrée a perdu la rusticité dont elle avait l'apanage jadis, le pittoresque, bien qu'il ait évolué au gré de l'économie nouvelle, y reste néanmoins très vivant.

Quoi qu'il en soit, c'est dans ce cadre typique à nul autre pareil que se sont déroulées, du 26 septembre au 10 octobre dernier, les festivités

en l'honneur du raisin et du vin belges, organisées, cette année, par le Comité de Propagande local avec le concours de l'Office national des débouchés agricoles et horticoles, du Gouvernement provincial, de la Chambre provinciale agricole du Brabant, du Crédit communal de Belgique, de la S. C. Markthalle Hoeilaart, du Groupement professionnel des grossistes en raisins, des Halles des producteurs, des Halles America et de l'Administration communale de Hoeilaart.

UN PROGRAMME DE CHOIX.

Le programme mis sur pied était d'un éclectisme de bon aloi, apte à satisfaire les esprits les plus exigeants.

Il y eut, d'abord, quatre manifestations à caractère permanent :

— la Foire commerciale dont le succès va croissant d'année en année;

— le Salon de l'Humour, consacré au caricaturiste local Marc Sleen, dont les dessins si savoureux font, partout, la joie des grands et petits enfants;

— une évocation de Hoeilaart sur le thème « La Cité de Verre », avec la reconstitution d'une serre en miniature, une carte en relief de la région d'une saisissante vérité et, en guise de toile de fond, évoluant à l'ombre des hêtres géants de la Forêt de Soignes, les spécimens les plus caractéristiques de la sylvie sonienne;

— l'exposition de raisins, enfin, où une gamme sélectionnée avec goût du précieux produit s'étalait, au grand ravissement du public, dans une débauche de lumière, de fleurs et de couleurs.

Il y eut, ensuite, un faisceau de divertissements plus variés les uns que les autres : des concerts, des attractions foraines, des exhibitions de judo, de gymnastique et de funambules, une braderie particulièrement animée, l'installation de la marraine du mousseux, des chevaliers de l'ordre de Jean III le Lion, ainsi que le couronnement de l'empereur du raisin.

Et que dire du grand bal de gala, des compétitions sportives avec, entre autres, une rencontre de football entre rédacteurs sportifs et anciens internationaux qui s'efforcèrent, non sans succès, de fournir, loin de tout esprit de compétition, un jeu de qualité qui aura réconcilié avec le ballon rond bien des désabusés.

Il y eut, aussi, des concerts de carillon, des illuminations féeriques du château et du parc communal au charme si romantique, de l'église Saint-Clément au style roman si prononcé et des principales artères de la localité. Il y eut, encore, des visiteurs de marque : M. Meyers, ministre de la Santé publique et de la Famille, venu inaugurer les expositions; M. Vanden Boeynants, ministre des Classes moyennes, qui présida aux cérémonies d'ouverture du second week-end; M. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant; M. Cluyse, commissaire d'arrondissement à Nivelles; les membres de la troisième expédition belge au Pôle Sud, et bien d'autres personnalités encore appartenant au monde littéraire, artistique et sportif.

Il y eut, surtout, le cortège du 4 octobre.

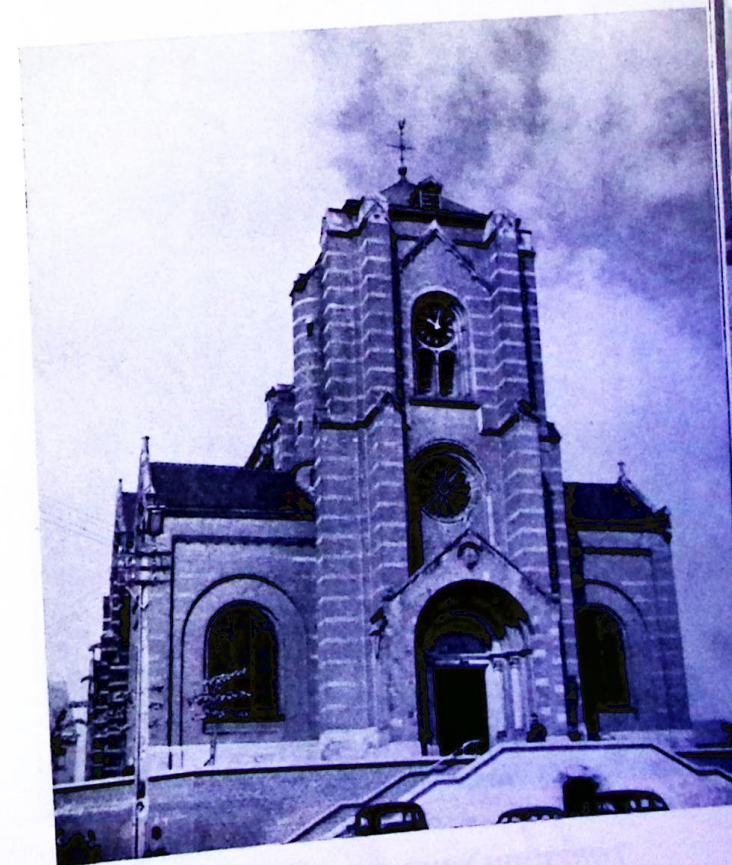
UNE CAVALCADE PAS COMME LES AUTRES.

Il faut avoir vécu, une fois au moins, cette folle randonnée intitulée « La Cavalcade Fantas-



Les pittoresques étangs de Groenendaal.

(Photo de Sutter)



(Photo de Sutter)

HOEILAART — L'église Saint-Clément.

tique». Cette année, un effort spécial avait été accompli pour conférer à cette manifestation un lustre tout particulier.

A cette fin, chaque famille s'était fait un devoir de déléguer au moins un de ses membres à cette farandole où évoluaient de concert des groupes issus des communes limitrophes et de bien plus loin encore. Dès 15 heures, il était devenu impossible de gagner le centre de la cité, les voies d'accès étant coupées par un véritable déferlement humain qui avait établi ses assises aux quatre coins du parcours suivi par le cortège.

Bon gré, mal gré, il fallait abandonner son véhicule dans la campagne ou à l'orée de la forêt, les parkings officiels étant pour leur part largement débordés, et s'efforcer de se faufiler parmi la foule grouillante. Encore un problème qui n'était pas mince en raison de l'encombrement des

trottoirs. Mais, comme le jeu en valait la chandelle, on oublia bien vite ces petits tracass.

Deux heures durant, défilèrent dans les rues montueuses et sinueuses, sous les yeux émerveillés du public, des ensembles folkloriques costumés et travestis, des fanfares, des camions publicitaires savamment décorés, un important contingent d'ancêtres de la route, délégué par le Vétérans-Car Club de Belgique, des chars en nombre impressionnant garnis de fleurs ou de raisins ou encore chargés d'imposants tonneaux renfermant le précieux nectar qui étancha, tout au long du parcours, la soif d'une foule avide de se rafraîchir.

Et que dire de l'idée de répandre à profusion parmi les spectateurs des milliers de bouchons de champagne symbolisant les hautes qualités du mousseux local. Que dire encore de la distribution généreuse et gratuite de raisin assurée par de gracieuses jouvencelles.

A ce propos, une anecdote mérite d'être rapportée. A un moment donné, des autochtones, penchés aux fenêtres de leurs appartements, s'estimant peut-être lésés dans la répartition du délicieux fruit, réclamèrent à cor et à cri leur part du festin et comme les demoiselles préposées au partage s'exécutèrent de bonne grâce, on assista à la scène peu banale d'un bombardement en règle à coup de raisins qui n'était pas sans rappeler le célèbre jet d'oranges de Binche, un jour de carnaval.

Un déluge de confettis, noyant tout sur son passage, termina joyeusement cette randonnée de grande classe.

Comme les meilleures choses ont, aussi, une fin, les festivités se clôturèrent, dans les locaux du marché couvert, par le premier bal des serristes où, au son de l'orchestre de la Radio et de la Télévision Henri Seghers et, dans une ambiance survoltée, les couples évoluèrent jusque tard dans la nuit, tandis qu'à l'extérieur, pour la première fois depuis des semaines, la pluie faisait son apparition comme si le ciel lui-même pleurait ces beaux jours enfiés.

Maintenant que le rideau est tombé, on chuchote, sous le manteau, que le comité organisateur fourbit déjà ses nouvelles armes pour la prochaine saison. Faisons lui confiance, bon vin ne peut mentir.

YVES BOYEN.

Huldenberg se souvient...

UN HOMMAGE A FÉLIX SOHIE

Au hasard d'une rencontre, interrogez l'homme de la rue et posez-lui, à brûle pourpoint, la question suivante : « Quels sont les principaux centres d'exploitation viticole en Belgique ? ». Sans hésiter, il vous citera Hoeilaart et Overijse. Si vous restez sceptique, multipliez les expériences, vous obtiendrez invariablement la même réponse. Peut-être, est-ce plus par connaissance intuitive que raisonnée que ces noms sont venus à l'esprit de celui qui est censé symboliser le bon sens populaire. Peu importe, d'ailleurs, la manière, l'essentiel est qu'il ne se soit pas trompé. Et chiffres à l'appui, il vous faudra reconnaître qu'il avait raison, l'homme de la rue, en désignant ces deux nobles seigneurs de la vigne belge, ceux-là mêmes qui peuvent s'enorgueillir de totaliser à eux-seuls vingt-huit mille serres sur les quelque trente-quatre mille recensées à ce jour.

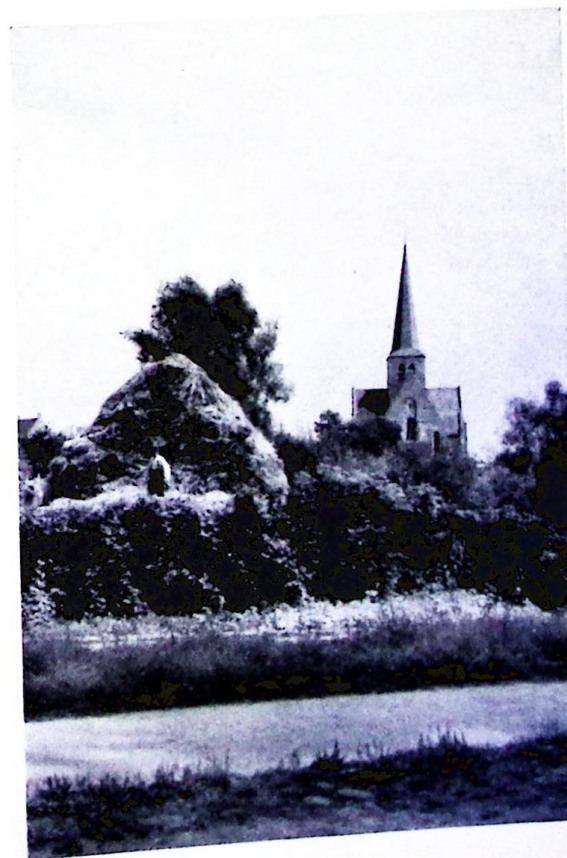
Mais s'il convient de considérer Hoeilaart et Overijse respectivement comme le cerveau et le cœur ou plus prosaïquement comme la tête et le tronc de notre viticulture nationale, il serait injuste d'ignorer les autres membres de cette gigantesque corporation, ces dignes vassaux qui ont nom : Ohain, Rhode-Saint-Genèse, Lombeek, Neerijse, Huldenberg, La Hulpe, Duisburg, Vosse, voire même Kortenberg et Nossegem où les toits vitrés commencent également à peupler le paysage.

De tous ces benjamins de la culture du raisin en serres, le moins négligeable reste, peut-être, Huldenberg. D'abord et bien sûr, en raison des progrès sans cesse croissants enregistrés sur son territoire dans la production du délicieux fruit, mais aussi grâce aux charmes multiples et souvenirs toujours vivaces qui se rattachent à la localité.

Planté au creux de la vallée de l'Yse, ce cours d'eau où Bacchus descendrait encore volontiers, le village fourmille en coins pittoresques aux riantes perspectives qui font toujours les délices de nos paysagistes. Il possède, en outre, ce qui ne gâte rien, une église remarquable dont l'origine remonte au XIII^e siècle et qui renferme plusieurs tableaux anciens dont une Assomption due à la palette de G. de Crayer et un Ensevelissement du Christ de Vloeberg ainsi qu'une belle pierre sépulcrale d'Antoine de Houtem, seigneur de Smeys-

berg, datant du XVI^e siècle. Mais il a surtout son château auquel se rattache une belle tranche d'histoire et qui eut, de surcroît, le privilège de voir croître et mûrir les premiers raisins sous verre en même temps qu'il eut l'insigne honneur d'abriter, sous ses combles, l'illustre Félix Sohie, fondateur de la viticulture en serres chaudes.

Cet enfant de Hoeilaart, d'humble condition mais d'esprit très ouvert, après avoir conquis son diplôme d'horticulteur à l'école professionnelle de Vilvorde, entra, en 1860, en qualité de jardinier, au service du baron de Peuthy qui était à



(Photo de Sutter)

HULDENBERG. — L'église avec, à l'avant-plan, l'Ysse.

FORET DE SOIGNES — La ravissante chapelle de Notre-Dame de Bonne-Odeur.

l'époque propriétaire du château d'Huldenberg. C'est là, dans la serre que possédait le châtelain que le modeste mais enthousiaste horticulteur réussit, à force de patience et de labeur, à recueillir les premiers spécimens de raisin en culture close. Il s'agissait de variétés Chaslas et Frankenthal importées de Versailles. Très magnanime, le baron, désireux de récompenser les mérites de son jardinier lui abandonna le produit de la récolte. A l'aide des sommes recueillies de la sorte, le jeune horticulteur put, enfin, voler de ses propres ailes et revenu dans son village natal, il eut tout fait, grâce à son expérience et son dynamisme, de doter la région d'une exploitation nouvelle : la viticulture sous verre, encouragé dans son entreprise par notre illustre roi Léopold II, qui avait pressenti l'importance de cette industrie pour l'économie du Brabant.

Huldenberg, qui bénéficia largement des découvertes et de l'impulsion du fondateur, n'entendit pas être qualifiée de fille ingrate. Soucieuse de témoigner au grand pionnier toute sa reconnaissance, la commune avait profité de la première fête du raisin organisé sur son sol, le 4 octobre



Félix Sohie.
1841-1929.

dernier, pour rendre un hommage solennel au célèbre précurseur.

Rien n'avait été laissé au hasard, au moment où le cortège historique, mis sur pied à la gloire de l'horticulteur s'ébranla pour parcourir les rues pavoisées et ensoleillées de la riante localité. De nombreuses personnalités parmi lesquelles M. Van Essche, attaché au cabinet du Premier ministre, le député Herman, le prince Jean de Croij, les bourgmestres des communes environnantes, souhaitant joindre leur voix à cette cérémonie de gratitude, avaient tenu à rehausser la manifestation de leur présence.

Aussitôt le cortège disloqué, tous ensemble notables et ouvriers de la vigne, unis dans un même élan, se rendirent au château d'Huldenberg où une plaque en bronze, œuvre du sculpteur Elsrom, et dédiée à Félix Sohie fut dévoilée par M. Vanden Abeele, chef de cabinet du ministre de l'Agriculture. Puis, le châtelain, le comte Thierry de Limburg Stirum, bourgmestre de la commune, dans un discours d'une haute élévation de pensée, retraça le portrait de celui qui fut le ciment du progrès économique d'une région encore si dévastée, il y a cent ans à peine.

Et tandis que la foule se dispersait lentement dans le jour déclinant, l'ombre tutélaire de Félix Sohie semblait encore planer au-dessus des lieux bénis où ce rude pionnier fit ses premières armes et apprit le dur métier d'homme.

Y. B.

MIDIS DU TOURISME

Saison 1959-1960

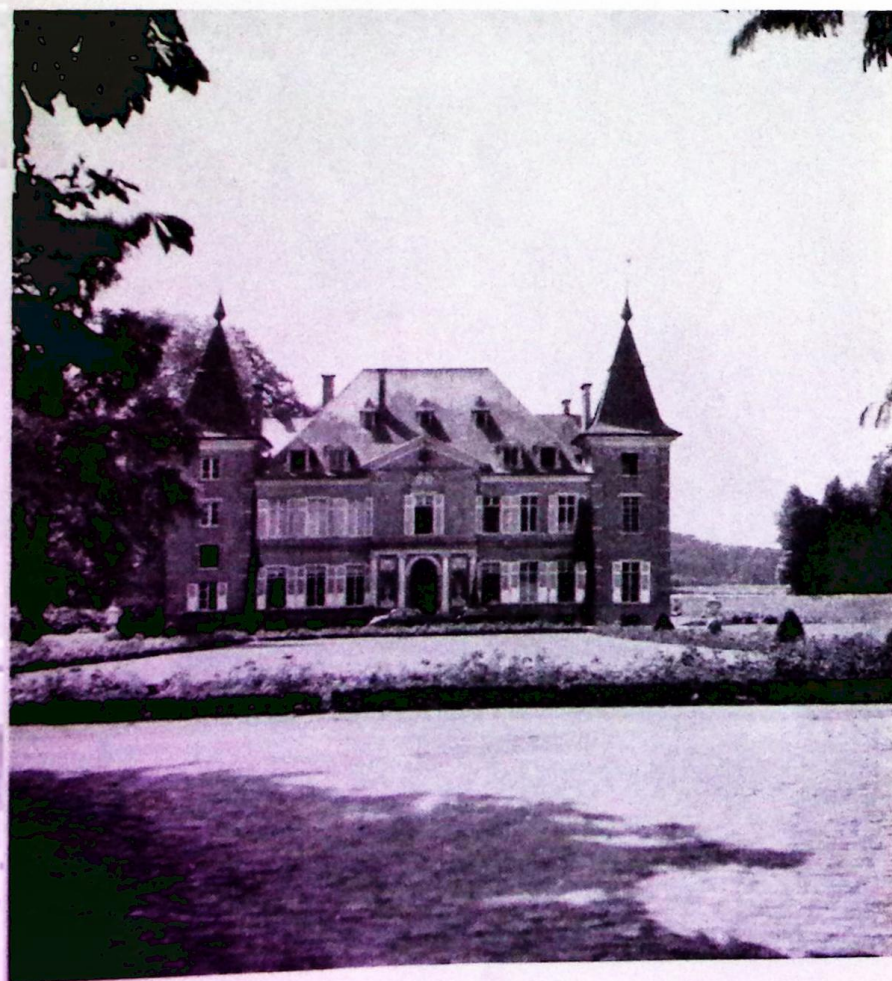
PROGRAMME

- | | |
|---|--|
| 23 NOVEMBRE 1959
Un célèbre site de champ de bataille en Brabant wallon: Ramillies, par Henri Bernard, professeur à l'Ecole Militaire. | 21 DECEMBRE 1959
Symphonie Brugoise, par René De Bock. |
| 30 NOVEMBRE 1959
Pourquoi courir à Pise ? par Mademoiselle Hardouin R. | 4 JANVIER 1960
L'Arboretum de Tervuren, par Aimé Vlemineq, Secrétaire général de la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes. |
| 7 DECEMBRE 1959
Moulins du Brabant, par Marcel Bergé, professeur. | 11 JANVIER 1960
Remparts brabançons du moyen âge et restauration de la tour Simone à Nivelles, par Victor Martiny, Architecte en chef — Directeur du Service Technique des Bâtiments de la Province de Brabant. |
| 14 DECEMBRE 1959
« Wat Leuven haar bezoekers en toeristen wil aanbieden », par Jos. Van Rijckel, du S.I. Louvain. | Nos lecteurs sont cordialement invités à assister à ces conférences, les lundis de 12 h. 40 à 13 h. 15. — Buffet à partir de 12 heures. — Local : 83, rue du Lombard, Bruxelles. — Entrée libre. |

Renouvellement des cotisations

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès-à-présent, songer au renouvellement de leur cotisation — abonnement pour 1960 et de verser la somme de 50,— francs au C.C.P. n° 3857.76, avant le 10 décembre prochain.

Nous exprimons le vœu que tous continueront à nous être fidèles et à nous encourager dans le développement du tourisme de notre belle province.



(Photo de Sutter)

HULDENBERG. — Le château du comte T. de Limburg Stirum.

Calendrier Touristique et Folklorique

NOVEMBRE

BRUXELLES, du 7 au 9 : Dans les Grands Palais du Centenaire : Journées d'automne.

ETTERBEEK, 11 : Place du Roi Vainqueur, à 15 heures : relais sacré.

LOUVAIN, 2 : Place Saint-Jacques : Marché annuel aux chevaux et au bétail, organisé par l'Administration communale. Caractère local.

8 : Hommage aux pionniers coloniaux organisé par le Cercle royal colonial de Louvain. Caractère local.

11 : Commémoration de l'Armistice, organisée par la Ligue nationale des Combattants. Caractère local.

du 25 novembre au 23 décembre : exposition consacrée au pape Adrien VI.

MONTAIGU, 8 : Procession aux chandelles.

NIVELLES, 8 : Concours de « Mangeurs de Doubles » (spécialité nivelloise).

15 : Concours de « Mangeurs de Tarte al d'jotte » (spécialité nivelloise).

SAINT-GILLES : durant le mois de novembre, exposition de peinture et de sculpture dans la salle des Pas Perdus de l'hôtel de ville.

TERVUREN, 8 : Fête de Saint-Hubert. — Messe en plein air. — Bénédiction des chevaux et des chiens.

VILVORDE, 11 : Commémoration de l'Armistice.



(Photo Acta)

MONTAIGU. — Cette vieille paysanne brabançonne attend dévotement le passage de la procession aux chandelles.

EXCURSIONS - VISITES - ITINERAIRES

EXCURSIONS CYCLISTES
DOMINICALES
DE « PEGASE »
(Faites en octobre
et données à titre documentaire.)

1. Promenade des Trois Provinces. Réunion : Pont Van Praet, Gros Tilleul, Meise, Wolvertem, Impde, Leeftaalsbos, Londerzeel, de Wolf, Sauvegarde, Puurs, Lippelo, Malderen, Bois de Buggenhout, Mollem, Brussegem, Wemmel, Bruxelles. — 75 km.
2. Réunion : Porte de Ninove, Ternat, Lombeek-Sainte-Catherine, La Dendre, Okegem, Lombeek-Notre-Dame, Lenik, Itterbeek, Bruxelles. — 70 km.

EXCURSIONS PEDESTRES
DOMINICALES
DE « PEGASE »
(Faites en octobre
et données à titre documentaire.)

1. Réunion : Gare du Nord. En tram vicinal pour Zellik, Château de Sitar, Bekkerzeel, Capelle-Saint-Ulric, Bodegem-Saint-Martin, Suikerenberg, Begijnenborre, Bettendries, Pede-Sainte-Anne, Itterbeek, Dilbeek. 15 km.
2. Réunion : Gare du Nord. En tram vicinal pour Wemmel, Chapelle d'Amelgem, Domaine de Bouchout, Meise, Molenkouter, Beekant, Grimbergen, Ferme Charleroy, Château de Mérode, Beauval, Koningslo, Gros-Tilleul. — 15 km.

CONCERT — REDUCTION
SUR LE PRIX DES PLACES
Conservatoire Royal de Musique
de Bruxelles.

En la salle des concerts du Conservatoire Royal de Bruxelles :

MARDI 17 NOVEMBRE, A 20 HEURES : Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire Supérieur de musique de Berlin. Au programme : œuvres de Vivaldi, Reimann, Debussy, Bela Bartok, Brahms.

MARDI 24 NOVEMBRE, A 20 HEURES : Causerie par Madame Hélène Lefevre; illustrée d'exemples donnés par des Lauréats et Elèves du Cours d'Art Dramatique du Conservatoire Royal de Bruxelles.

Sujet : Le Coup de Foudre au Théâtre et conçu par des auteurs d'Art Dramatique.

MARDI 1 DECEMBRE, A 20 HEURES : Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire National de musique de Prague.

PRIX DES PLACES : Dix francs (au lieu de vingt) par place et par soirée pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et pour les personnes de leur famille (demander la réduction au moment de la commande des billets, soit au bureau de location, soit au contrôle, le soir du concert).

RESERVATION DES PLACES : Gratuite au bureau de location du Conservatoire.

vatoire Royal de musique de Bruxelles, 30, rue de la Régence à Bruxelles (de 9 heures à midi et de 14 à 17 heures, sauf dimanches et jours fériés). La location est ouverte.

« LES AMIS DE LA NATURE »
Section de Bruxelles.
Local : 37, Parvis de Saint-Gilles

MOIS DE NOVEMBRE
ACTIVITES DE PLEIN-AIR

DIMANCHE, 1^{er} : Rendez-vous Gare de Calevoet à 9 h. 15. Départ en autobus à 9 h. 30 pour Alsemberg. Itinéraire : Sept Fontaines, Grootheide, Bois de Hal, Braine-le-Château (déj.), Les Monts, Espinette, Kesterbeekbos, Krabbos, Tourneppe. — Retour en bus.

DIMANCHE, 8 : Rendez-vous à 9 h. 45 à Auderghem-Forêt. Itinéraire : Rouge-Cloître, Les Flosses, Drève Isabelle, Tervuren (déj.), Notre-Dame-aubelle, Groenendaal. — Retour en train.

DIMANCHE, 22 : Rendez-vous Gare du Quartier Léopold à 8 h. 45. — Départ en train pour Wavre. — Itinéraire : Gastzuche, Grez-Doiceau (déj.), Morsaint, Dion-le-Val, Wavre. — Retour en train.

DIMANCHE, 29 : Rendez-vous à 9 h. 45 à la Gare de Tervuren. — Itinéraire : Parc de Tervuren, Etangs de Vossem, Moorselbos, Vrebo (déj.), Rosberg, Everberg, Eikenbos, Veltem. — Retour en autobus.

CONTACTS

LA RADIO VOUS INVITE...

L'Émetteur régional de Wallonie de la Radiodiffusion Nationale Belge, studio de Namur-Luxembourg, vient de mettre sur pied un cycle d'émissions intitulé « Connaissance de la Wallonie ». Le but des organisateurs est de tenter de mieux faire connaître et apprécier les richesses du beau pays wallon. A cette fin, des causeries sont données tous les dimanches à 13 heures 30. Parmi les sujets inscrits à ce programme hebdomadaire, placé sous la direction personnelle de M. Léopold Génicot, professeur d'Histoire à l'Université de Louvain, citons, entre autres, l'écrivain Jean Toussell, le chroniqueur Jean d'Outremouse, l'école des musiciens liégeois du XVIII^e siècle, Jean Absil, le quatuor de Liège, le conservatoire de Mons, Nivelles, le musée des Beaux-Arts de Tournai, l'Atlas linguistique de la Wallonie, les Acec, les Glaceries de Moustier, la reconversion du Borinage,

les régiments wallons du XVIII^e siècle, le Musée Gaumais. Des conférenciers qui font autorité en ces matières (professeurs d'université, conservateurs de musées, littérateurs, musicologues) ont été contactés et ont marqué leur accord pour traiter les sujets précités. Amis de l'art, de la science et de la nature, soyez à l'écoute du studio de Namur-Luxembourg, le dimanche à 13 heures 30.

L'ŒUVRE FOLKLORIQUE DE ROBERT DESART

Après «*Les Impasses de Bruxelles*», «*Les Vieux Estaminets de Bruxelles*» et «*Les Mémoires de Jef Lambic*», Robert Desart ajoute aujourd'hui, un quatrième ouvrage à son œuvre folklorique : «*Les Géants du Brabant*». On trouve dans ce livre un répertoire complet consacré aux géants du Brabant ainsi que leur histoire et leurs portraits.

L'édition, de présentation luxueuse, comporte 152 pages, 108 géants, 47 planches en couleurs, rehaussées à la main et 23 planches en noir et blanc, toutes gravées par l'auteur.

Le prix de vente est fixé à 300,— fr. Les souscriptions se font exclusivement par virement au Compte de Chèques Postaux n° 3104.43, de Robert Desart, 21, avenue Haneveld à Grimbergen, ce mode de paiement constituant reçu pour les souscripteurs. Les envois se font aux frais de l'auteur.

UN NOUVEAU CENTRE D'HEBERGEMENT POUR LES JEUNES EN BRABANT

La Norvège a fait don à la commune de Limal, en Brabant, du pavillon qui figurait à l'Exposition de 1958. Il s'agit d'une construction en bois d'une superficie de 500 m². Les patios intérieurs y sont d'une remarquable sérénité et le bois y est travaillé selon des techniques toutes nouvelles.

La Norvège a estimé que, dans le cadre des accords culturels actuels avec la Belgique, le don de cet ensemble à une commune belge concrétisait ces accords.

L'installation du pavillon permettra à la Norvège de disposer d'un centre d'hébergement pour ses jeunes gens en vacances en Belgique. Les services de la jeunesse seront chargés de cette organisation et les manifestations artistiques et culturelles qui s'y dérouleront auront un rayonnement régional et rural.

La commune de Limal disposera ainsi d'une salle de fêtes; elle y établira une bibliothèque, des œuvres médico-sociales, un centre de loisirs actifs pour la jeunesse.

Située dans la vallée de la Dyle, dans un site vallonné et boisé du Brabant wallon, Limal est en communication facile avec Bruxelles (18 km).

NOTRE-DAME DE BASSE WAVRE A DION LE VAL

Depuis des siècles notre paroisse entretient une fervente dévotion envers Notre-Dame de Basse-Wavre. Dans combien de circonstances en effet, n'avons-nous pas vu l'une ou l'autre famille

angoissée, recourir à cette Mère si proche de nous, et la supplier de l'aider quand une maladie grave menaçait un être cher.

Nous nous souvenons aussi, avec quelle confiance, les mamans inquiètes appelaient la protection de Notre-Dame sur leurs soldats pendant les deux dernières guerres; elles accrochaient aux murs de la chapelle de Basse-Wavre les précieuses photos, que du front, leurs fils leurs faisaient parvenir.

Tous nous avons été maintes fois en pèlerinage à son sanctuaire, nous en revenions heureux, rapportant l'impression d'une protection toute spéciale.

Cependant bien peu de paroissiens de Dion-le-Val ont encore connaissance de l'insigne honneur que Notre-Dame a réservé à notre petit village, en guérissant miraculeusement un de ses enfants, vers novembre 1641.

Voici l'histoire telle qu'on peut la lire dans l'«*Arche d'Alliance*» ou histoire de Notre-Dame de Basse-Wavre éditée en 1641 avec l'approbation de l'Evêque de Namur : «*Un jeune homme de Dion-le-Val âgé d'environ quatorze ans, était muet de naissance et ne pouvant se faire comprendre aux hommes, son travail ordinaire était de mener paître les bêtes aux champs. Or, un jour qu'il était à cette occupation, il vit pour la première fois, que l'on portait en procession la Châsse de Notre-Dame de Basse-Wavre. Aussitôt éclairé d'en haut il se jette à genoux et élevant son cœur au Ciel prie la Vierge de lui donner la parole, pour l'employer à chanter ses louanges; et pour prouver son attachement l'enfant promet deux livres de cierges, et de visiter chaque année le Saint Lieu faisant la procession du Tour comme ceux de la Hesbaye.*

Le vœu ne fut pas si tôt fait qu'il porte son effet, la Vierge déliant la langue de ce jeune homme qui se mit en chemin pour Basse-Wavre, où il employa son nouveau don en chantant les louanges en l'honneur de Celle qui le lui avait donné. Il récita ensuite devant tous, le Confiteor avec tant de facilité, comme si depuis toujours il l'eût pratiqué».

POUR LA FETE DE SAINT MARTIN

Savez-vous... où se trouve une relique authentique du manteau de saint Martin ?

Elle se trouve dans l'église d'Olivet, sur la Loire, en France. La première chose dont le regard est frappé, lorsqu'on pénètre dans cette église, est un tableau d'Hallé placé sur le maître-autel et qui retrace une fois de plus la fameuse scène d'Amiens : le Saint donnant son manteau à un pauvre. Or, nant son manteau à un pauvre. Cette peinture fut cause de la conservation du fragment de la chape de saint Martin.

En 1793, un serrurier fut chargé par la municipalité de faire disparaître tous les emblèmes religieux de l'église, appelée à servir de salle de danse. Contraint et forcé, il se mit à l'œuvre, mais quand il ébranla le tableau où le miséricordieux cavalier est représenté coupant son manteau en deux, il vit tomber un petit reliquaire placé sur le cadre et s'en échapper le précieux fragment de ce manteau.

La relique repose maintenant au-dessus de l'autel du Saint, à gauche du chœur, dans un médaillon placé au milieu d'une châsse modeste : c'est un morceau de tissu jaunâtre, un peu noirci par le temps, large comme l'ongle du pouce.

SAINT MARTIN ?... QUI EST-CE ?

Martin naquit vers 316, à Sabarie, ville de la Pannonie dans le sud-ouest du pays qui s'appellera plus tard la Hongrie. Les parents de Martin étaient païens. Son père, vétérans, avait conquis un par un ses grades d'officier dans les armées romaines. A l'âge de 10 ans, Martin s'enfuit, malgré la volonté de ses parents, dans une église catholique et se fit inscrire au nombre des catéchumènes. Il approchait de ses seize ans, lorsqu'un édit impérial ordonna d'enrôler tous les fils de vétérans dans la milice de l'empire. Fils d'officier, Martin tombait sous le coup de cet édit. Après quelques années en Italie où il apprit le maniement des armes, il fut envoyé en Gaule comme cavalier. Il avait grade d'officier. Durant l'hiver de 338-339, Martin était en garnison à Amiens, il avait alors vingt-deux ans. Un jour de très grand froid, pendant qu'il arrivait à cheval près d'une porte de la ville, il aperçut un mendiant à peine vêtu. Martin n'avait sur lui que ses armes et sa chlamyde, un ample manteau de laine blanche drapé autour des épaules. En voyant cet homme qui tremblait de froid, la chlamyde était d'une immense pitié. La chlamyde était large. Martin empoigna son glaive et fendit l'étoffe par le milieu. Il en donna la moitié au mendiant et resserra sur lui le maigre pan qui lui restait. Au cours de la nuit suivante, le Christ lui apparut, revêtu de cette moitié de manteau, et dit : «*Martin, le catéchumène, m'a vêtu de ce manteau !*» Peu de temps après, Martin reçut le baptême. Sur la demande de son chef, il demeura encore deux ans à l'armée. Lorsqu'il réclama alors sa liberté, l'empereur Julien lui reprocha sa lâcheté. «*Martin ne se laisse pas intimider.*» On attribue, dit-il, ma retraite à la lâcheté, non ma foi. Eh bien ! demain en avant des lignes je me tiendrai sans armes : au nom du Seigneur Jésus, protégé seulement par le signe de la Croix, sans casque, ni bouclier, je pénétrerai sans

crainte dans les bataillons ennemis. » Peu après, il fut libéré et se rendit auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers. Plus tard, il devint évêque de Tours. Là, il construisit un monastère où, avec 80 moines, il mena une vie très sainte. Pendant qu'il célébrait la Messe, on vit apparaître un jour au-dessus de sa tête un globe lumineux. Le saint évêque était déjà très âgé lorsque, pendant un voyage à Candes, lors d'une paroisse de son diocèse qu'il visitait, il fut saisi par une violente fièvre. Il pria Dieu avec instance de le délivrer de cette prison de mort. Mais ses disciples s'écrièrent en le priant et suppliant : «*Père pourquoi nous abandonnes-tu ? A qui vas-tu confier le soin de tes malheureux enfants ?* » Saint Martin, profondément ému, s'adressa à Dieu : «*Seigneur, si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas de travailler; que ta volonté soit faite !* » Ses disciples, voyant que malgré sa forte fièvre il demeurait étendu sur le dos pour prier, le supplèrent de se tourner un peu pour trouver quelque soulagement. Il leur répondit : «*Frères, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin qu'à son départ mon âme prenne tout droit son essor vers le Seigneur.* » Un moment avant sa mort, il vit l'esprit infernal, auquel il dit : «*Que viens-tu faire ici, bête cruelle ? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne !* »

A ces mots, le saint vieillard rendit l'âme, âgé de 81 ans, le 9 novembre 397. Le 11 novembre il fut mis en terre devant une foule immense de chrétiens venus de toutes les régions voisines.

Saint Martin fut particulièrement populaire en France. Quatre cents communes de France s'appellent Saint-Martin. Quatre mille églises françaises ont saint Martin pour patron. Chez nous aussi, beaucoup de paroisses rurales se sont placées sous la protection spéciale de l'Apôtre des campagnes.

HERALDIQUE DES COMMUNES BELGES

MACHELEN
(suite du n° 9 - 1959)

Il mourut en 1712 et quelques années plus tard Machelen fut mis en vente et adjugé à Pierre-Antoine, baron de Colins, qui transmit Machelen ainsi que le château de Beaulieu à son beau-fils, le comte de Grosberg.

Ce personnage qui était le fils de Jean-Clément de Bavière, archevêque de Cologne, fut longtemps chambellan de l'électeur de Bavière et de l'évêque de Liège.

Il avait épousé Joséphine-Marie, baronne de Colins, qui lui avait donné un fils,

Albert-François. Celui-ci reçut en 1767 la terre de Machelen et la revendit à Frédéric Romberg lequel en fit relief, le 14 octobre 1780. Frédéric Romberg était d'origine allemande et bien qu'appartenant à la religion luthérienne, il avait été admis dans la bourgeoisie de Bruxelles. Cet armateur possédait en 1780 cent bateaux de mer et il avait 2.000 matelots à sa solde. Deux ans plus tard, si l'on en croit un contemporain, il avait à ses ordres dix navires spécialisés dans la traite des nègres. L'exercice de ce commerce n'empêcha pas Romberg d'obtenir de Joseph II des lettres patentes de baron en 1781.

Les armoiries qui lui furent concédées à cette occasion contiennent une allusion à l'activité maritime du nouveau baron. Il s'agit, en effet, d'un écu coupé au chef d'argent à une tierce-feuille de gueules percée du champ; en pointe d'argent à un navire à trois mâts ornés de leur banderole de gueules portant le pavillon impérial, voguant en pleine mer.

Outre la principale seigneurie, Machelen en comptait plusieurs autres d'un rang secondaire : l'abbaye de la Cambre eut quelques contestations au sujet de biens situés dans ce village, avec Simon et Henri, fils du chevalier Abraham de Jodoigne.

La cour féodale du seigneur de

Machelen étendait sa juridiction sur neuf pleins-fiefs et trente-six petits fiefs situés à Machelen, Diegem et Zaventem. Parmi les propriétaires de ces biens on cite, vers l'an 1400, Everard Boote et plusieurs membres du lignage bruxellois des Pipenpoy.

La haute justice était jadis exercée à Machelen par les échevins d'Erps. L'échevinage de la seigneurie, qui existait déjà en 1223, suivait autrefois la coutume de Nivelles et allait à chef de sens à Lennick (1).

On a retrouvé deux sceaux de l'ancien échevinage de Machelen. Le premier, appendu à un document de 1696, est illisible. On n'y discerne qu'une couronne à cinq fleurons. Le deuxième, datant de 1703, est également en très mauvais état et l'on y voit un écu qu'il est impossible de détailler, tenu par deux guerriers.

L'arrêté royal du 6 novembre 1956 a concédé à la commune de Machelen l'usage des armoiries de son dernier seigneur, c'est-à-dire celles de Frédéric Romberg. Il précise que l'écu doit être posé devant une sainte Gertrude d'or, qui rappelle la patronne de l'église locale.

(1) Wauters, *Histoire des environs de (Crédit Communal de Belgique. Avril 1958.)*

NOVEMBRE

On met en lieu sûr les pommes de terre.
Les légumes ne supportant le froid,
enterre-les un peu dans les parterres.
Soigne le jardin comme on soigne un roi.

Si les cornes de la lune sont nettes
comme celles d'un grand bouc incarnat
tu entendras sonner clair les trompettes
qui inquiètent le sommeil des soldats.

Si jamais ces cornes deviennent rouges,
méfie-toi du diable dans le bahut.
Si jamais elles languissent et bougent
la lune dira la pluie sur son luth.

Les arbres n'ont plus de sang dans les veines.
Les fleurs ont été pincées par le gel.
Les morts savent-ils nos joies et nos peines
et leur monde est-il un monde irréel ?

P. D.

NOS MOTS CROISES

SOLUTION DU N° 2

1.	B	O	N	L	E	Z		M	U	A
2.	R	H	O		L	A	C	E	T	S
3.	A	A	R	S	C	H	O	T		S
4.	G	I	D	E		L	U		K	E
5.	E	N		R	E	A	R	M	E	
6.	S		O	R	P		S	A	R	T
7.		T	R	E	I	Z	E		K	O
8.	Z	E	M	S	T		S	T	O	P
9.	O	D	E		R	A		A	M	E
10.	N	O	S	S	E	G	E	M		R

HORIZONTALEMENT

1. L'auteur des « Misérables » y a son monument.
2. Début d'août. Marcherai. Mesure.
3. Celui de Diest, situé sous l'hôtel de ville, présente un grand intérêt. Affluent de la Dyle qui traverse de beaux sites, à travers bois.
4. Des meetings aériens s'y donnèrent avant 40. Conjonction.
5. Un des motifs du succès d'Hofstade. Il habite une partie de la Yougoslavie.
6. Commune du Brabant wallon. Paresseux.
7. Caractère de ce qui occasionne des frais.
8. Article. Oiseau
9. Commune du Brabant, sur la Meuse. Pronom retourné.
10. Commune près de Jodoigne. Rivière qui prend sa source dans le vallon de Groenendaal et qui se jette dans la Dyle.

PROBLEME N° 3

1.										
2.										
3.										
4.										
5.										
6.										
7.										
8.										
9.										
10.										

VERTICALEMENT

1. Village brabançon non loin de Ninove. Affluent de la Dyle qui prend sa source aux confins du Brabant et du Namurois.
2. Son hôtel de ville date de 1448 et son grand Béguinage de 1230. Pronom.
3. Réunion de personnes qui professent la même doctrine. Dans Villers.
4. Dire qu'une chose n'est pas. Ruisseau du Brabant traversant de beaux bois, qui arrose Archennes.
5. Invente. Dépouille.
6. Deux voyelles. Possessif. Deux lettres de Malines.
7. Ancienne ville d'Asie Mineure. Elle est petite à Anderlecht.
8. Fleuve de Colombie.
9. Rivière d'Alsace. Celles de Diest et d'Aarschot sont renommées.
10. Dignité papale. Celui du Rouge-Cloître est très joli.

Pierre LAURENT.

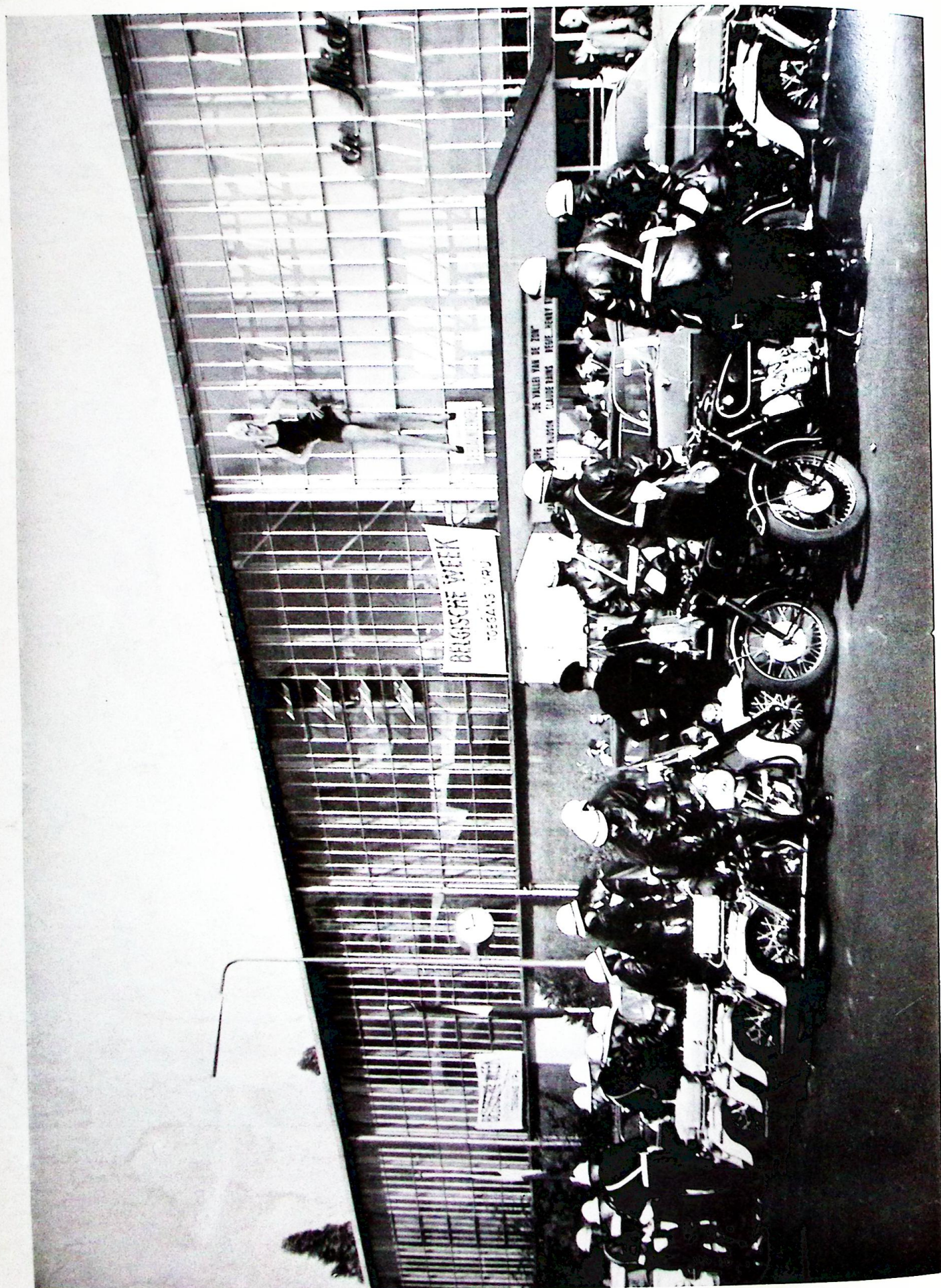
La Semaine Belge à Amsterdam



(Photo de Sutter)

Messieurs Van Hall, bourgmestre d'Amsterdam, De Vleeschauwer, Consul général de Belgique, accueillent Monsieur de Néeff, Gouverneur de la Province de Brabant, Président d'honneur de la Fédération touristique, ainsi que les autres personnalités brabançonnaises et bruxelloises à leur arrivée à l'Apollo Hall lors de la Journée consacrée à notre province.

La Semaine Belge à Amsterdam



(Photo de Sutter)

Les « motards » de la police de Bruxelles, ont convoqué 250 kms durant, la colonne des voitures officielles venant de Bruxelles. Grâce à l'aimable collaboration de leur collègues de la route hollandaise, ils ont ainsi permis aux voitures des autorités de se mouvoir aisément dans le flot des véhicules et des cyclistes d'entre-Moerdijk, provoquant à leur passage l'enthousiasme des Hollandais. L'inspection officielle des Pays-Bas avait commencé.